# LOUIS XVI.

## *TRAGÉDIE,*

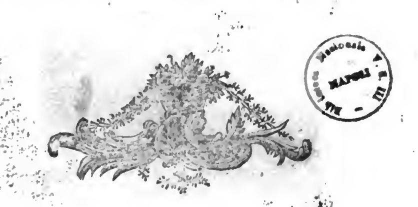
EN VERS

*ET EN CINQ ACTES.*

---

*Posuerunt adversum me mala pro bonis, & odium pro dilectione mea.* PSALM. 108.

---




*EN ALLEMAGNE.*

---

Mars 1793.

## *Fautes d'impression remarquables.*

Page 22, vers 15, au lieu de *fait*, lisez *faits*.
.. 26, vers 27, lisez, tout tremble à mon approche ou demande des fers.
.. 28, vers 18, au lieu d'*encore*, lisez *encor*.
.. 29, vers 5, au lieu de *Charles*, lisez *Charle*.
Même page, vers 25, *& les cinq*, lisez *& tes cinq*.
.. 35, vers 13, au lieu *qu'on fit*, lisez *que l'on fit*.
.. 36, vers 2, au lieu de *concourroient*, lisez *concouroient*.
.. 37, vers 9, l'on *remene*, lisez *ramene*.
.. 48, vers 10, au lieu de l'*on porté*, lisez l'*ont porté*.
Dans toute cette tragédie lisez *Dumouriez*, au lieu de *Dumourier*.

A TOUS LES

## *SOUVERAINS DE L'EUROPE,*

A tous les Princes & Princeſſes de l'auguſte maiſon de Bourbon, & à Meſſieurs les émigrés du royaume de France.

*J'AI conſacré, pendant une vie trop prolongée, ce que la divine bonté daigna m'accorder de connoiſſances politiques & militaires, à ſoutenir la cauſe de ma religion ſainte & celle des ſouverains, ſoit à la cour des rois, ſoit dans la ſociété de leurs ſujets vertueux. Aujourd'hui, qu'un bras guidé par de nombreux bourreaux a porté le poignard ſur un ſaint Monarque, fils aîné de l'Egliſe, & vraiment pere de ſon peuple, j'en ſens la pointe acérée, qui frappe mon cœur d'un coup mortel; & je mets à vos pieds l'hommage des derniers accens de ma douleur.*

# ACTEURS.

LOUIS XVI, roi de France.
MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE, reine de France.
LE DAUPHIN, fils du roi.
MADAME ROYALE, fille du roi.
ELISABETH, sœur du roi.
LE DUC D'ORLEANS.
L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.
MALESHERBES, ancien ministre du roi.
FAUCHET, évêque de Calvados, prélat intrus dans l'église catholique.
RABAUD de S. ETIENNE, chef du parti calviniste.
VERGNIAUX, président de la Conv. Nat.
GARAT, ministre de la justice, nommé par la convention nationale.
CONDORCET, chef des factieux.
PETHION, ancien maire de Paris.
DE FERMOND, confesseur du roi.
TRONCHET, conseil du roi.
DESEZE, orateur du roi.
ROBESPIERRE, factieux attaché au duc d'Orléans.
DUMOURIER, général de la nouv. république.
SANTERRE, commandant de la Garde Nationale.
CLERI, serviteur du roi.
PATRIOTES qui composent la C. N. ou qui sont placés dans les tribunes de la salle où elle siége.
GARDES NATIONALES.

*La scene est à Paris ; & par l'éloignement connu du lieu où Louis XVI est renfermé, de celui où la Convention Nationale est assemblée, une partie de l'action doit se passer là où elle tient ses séances ; & l'autre, dans une des salles du palais du Temple, où le roi est détenu prisonnier.*



# LOUIS XVI.

## TRAGÉDIE.

---

## ACTE PREMIER.

*Ce premier acte se passe dans le vestibule de la salle où la Convention Nationale est assemblée.*

---

### SCENE PREMIERE.

PETHION, CONDORCET.

PETHION.

ILLUSTRE Condorcet, dont la sage éloquence
Du chef de cet empire a sappé la puissance;
Et du peuple avec art exagérant les droits,
A mis ses orateurs au-dessus de ses rois;
Tu sais de quels efforts secondant ton génie,

La foule des Français à ma voix réunie,
Exigea des Bourbons qu'on avilit le rang,
Et consacra son vœu de répandre leur sang.
Mais ce succès à peine enfloit mon espérance,
Qu'aussi-tôt du destin la rapide inconstance,
Du torrent de ma gloire interrompant le cours,
Flétrit en un moment les plus beaux de mes jours.
Déjà fuit loin de moi cette grande journée,
Où, pour orner mon char la royauté trainée,
Des plus vils des Français ne recevoit d'affront,
Que d'un nouvel éclat ne rayonnât mon front,
Te l'avoûrai-je, ami ; ce fut à l'instant même
Où je les vis aux pieds, fouler le diadême,
Que je crus pouvoir seul asservir à mes loix
Ce peuple né l'esclave ou l'assassin des rois;
Scandinave avorté, qui, léger & féroce,
Fait concourir ses jeux au plaisir d'être atroce;
Mais que de mettre aux fers on obtient le succès,
Alors que de son crime il tombe sous l'excès.
Aussi, pour enchainer les destins de la France,
Je poussai cette horde à l'extrême licence;
Sûr de voir par ses mains l'ancien trône abattu,
En fomentant l'horreur qu'elle a de la vertu.
Dans l'ombre, j'aiguisai les poignards régicides
De ces hommes de sang & de meurtres avides,
Pour le jour de triomphe, où je crus que le sort
De Louis à mes vœux accorderoit la mort.
Qui m'eût dit que leur crainte, à l'aspect de leur maitre,
M'auroit fait perdre un jour ? Mais je le fis renaitre;
Et maire de Paris, par de puissans moyens,
J'unis en de tels nœuds leurs intérêts aux miens,

Qu'ils furent enhardis à croire légitime
Leur soif de boire enfin le sang de ma victime.
Et quand, par mes travaux, cette lâche cité
A dans ses mœurs de fange à tel point fermenté,
Qu'elle n'offre à Louis pour son dernier refuge,
Qu'un sénat de bourreaux, accusateur & juge;
Lorsque j'ai cru jouir de l'absolu pouvoir,
Je vois dans le néant s'abymer mon espoir.
Vainement de Paris abdiquant la mairie,
J'ai cru passer pour grand aux yeux de la patrie;
Ou j'ai feint de Louis de suspendre le sort,
Pour rendre un peuple entier complice de sa mort.
Vains projets! J'ai dès lors essuyé les caprices
De ce peuple insolent, dont j'étayai les vices:
Et je juge, aux vils traits qu'il a lancés sur moi,
Qu'à peine il méritoit de ramper sous ma loi.

CONDORCET.

Quoi! vous, fait pour juger les siecles & les hommes,
Vous vous flattiez de voir aux momens où nous sommes,
En ces jours lumineux, les peuples disposés
A reprendre des fers que les temps ont usés!
S'ils laisserent jadis le pouvoir despotique
Enchaîner tout rebelle à la loi monarchique,
C'est qu'en ces jours obscurs les superstitions
Donnoient, au nom d'un Dieu, des rois aux nations.
Notre âge a dissipé ces fantômes célebres;
Et sa philosophie, à travers les ténebres,
Sur les yeux des mortels agitant son flambeau,
A de leurs préjugés consumé le bandeau.
Sur ses égaux d'un seul l'horrible tyrannie
Du moins de nos climats demeurera bannie,

Et j'entends à regret qu'au Français révolté
Vous reprochiez les traits de sa férocité.
Des sages de nos jours la profonde science
Seule a développé nos besoins de vengeance ;
Et, contre un despotisme exécrable à leurs yeux,
Armé le désespoir qui vous semble odieux.
Qui mieux qu'eux eût dépeint une cour, où le maître
Foible ou timide, étoit le seul qui n'osât l'être ;
Où le ministre altier, ignorant & sans mœurs,
Des sujets en systême avoit mis les malheurs ;
Et cruel ennemi des ames vigoureuses,
Forgeoit pour la raison des chaines rigoureuses ?
Quand tous nos monumens attestent ces excès,
A tort vous vous plaignez qu'aujourd'hui le Français,
Que de telles horreurs le souvenir irrite,
Ait de la liberté traversé la limite.
Approuvez-le sur-tout d'insulter au destin
Qui de vous, son appui, feroit son souverain.

PETHION.

Tu préferes ainsi le désordre anarchique
A ce qui peut fonder la sûreté publique ;
Et parois applaudir aux mortelles terreurs
Dont l'affreux Marseillois a glacé tous les cœurs.

CONDORCET.

Il n'est pas temps encor que son pouvoir finisse :
J'entretiens ses fureurs pour hâter le supplice
De ceux qui, dans nos murs, alimentent l'espoir
D'y voir renaitre un jour le sceptre & l'encensoir.
Des entrailles du prêtre ardent & fanatique
C'est à lui d'arracher un germe tyrannique,

A

Que la religion féconda pour les rois,
Et qui, s'il se propage, étoufferoit nos voix.
C'est à lui de forcer un sénat trop timide
A porter sur Louis un décret régicide,
Qui, jettant sur sa race un opprobre éternel,
Nous fasse enfin régner sur le trône & l'autel.
C'est alors qu'aux Français fatigués de carnage
Nous pourrons sans obstacle offrir quelque loi sage;
A des républicains digne d'appartenir,
Qui nous immortalise aux yeux de l'avenir.
Nous puiserons ce code au sein de la nature,
Qu'a trop long-temps voilé la notion obscure
Du Dieu, sous mille aspects, que présente l'erreur;
Et que du genre humain a créé la terreur.
Bien loin de discuter, législateurs vulgaires,
De vice & de vertu les termes arbitraires,
Nous ferons recevoir à ce peuple indompté,
Pour loi, son intérêt; pour frein, la volupté.
Alors, premiers consuls d'une nouvelle Rome,
Ayant déifié la liberté de l'homme,
De céder nos pouvoirs il nous sera bien doux,
Quand la terre n'aura rien d'aussi grand que nous.
A votre ambition j'offre assez de matiere.
A nos Français encor vous parviendrez à plaire,
Si jusqu'en votre cœur ils peuvent s'assurer,
Que des rois votre effort cherche à les délivrer.
Réchauffez leur licence & briguez leurs caresses;
Pendant que mes écrits, de flammes vengeresses
Embraseront leur ame, & des Bourbons altiers
Renverseront bientôt le trône sous nos pieds.

PETHION.

De la ſageſſe, ami, je conçois que l'étude
De haïr les tyrans t'a donné l'habitude,
Et t'a fait, de nos jours, avilir ſans remords
Ce rang & ces lauriers des guerriers dont tu ſors,
Mais penſes-tu que ceux qu'aux routes de la gloire
Dumourier a conduits de victoire en victoire,
Du pouvoir militaire orgueilleux ſectateurs,
Au lieu de ſe ſoumettre à des législateurs,
Ne veuillent de l'empire élever juſqu'au faîte
Un chef, à qui du Belge ils doivent la conquête;
Et ſur nos fronts courbés levant leurs étendards,
En place de nos rois nous donner des Céſars ?

CONDORCET.

Que vous connoiſſez mal cette tourbe légere
De nos ſoldats bouillans, mais nés ſans caractere;
Eſclaves aujourd'hui d'un chef victorieux,
Qui, demain, s'il ſuccombe, eſt perfide à leurs yeux!
Bientôt ils ſe joûront de l'inexpérience
De celui dont l'audace eſt l'unique ſcience;
Subalterne intriguant, qui préféra toujours
Aux talens du guerrier d'être eſpion des cours;
Génie étroit, de qui la fortune ſe joue,
Et qu'elle écraſera ſous le poids de ſa roue.
Sous le digne héritier de Fréderic le Grand
Il eût déjà ſubi l'opprobre qui l'attend,
Si par vous deux Louis ne s'étoit vu contraindre
A tracer pour ſes jours, ce qu'il avoit à craindre,

PÉTHION.

De cet homme nouveau je veux croire avec toi,
Que la France jamais ne ſubira la loi.
Mais de quel œil vois-tu cet autre chef barbare,
Qu'il ſemble à nous régir que le deſtin prépare,
Et qui, ſur des degrés qu'élevent ſes forfaits,
Au trône de Louis croit s'ouvrir un accès?
Quoique né de ſon ſang, s'il preſſe ſon ſupplice,
C'eſt qu'il oſe eſpérer qu'après ce ſacrifice,
Le peuple, dont ſon or a mandié l'appui,
De ce ſang, pour ſon roi, ne choiſira que lui.

CONDORCET.

Orléans eſt trop vil pour qu'on puiſſe le craindre:
Quelquefois avec lui ſi je m'abaiſſe à feindre,
C'eſt à ſon lâche cœur pour donner quelque eſſor,
Qui le rende aux Français plus mépriſable encor.
De Jourdan & de lui telle eſt la différence:
L'un vers l'atrocité d'un pas ferme s'avance;
Mais l'autre la louvoye & n'oſe l'aborder,
A moins qu'à s'en repaître on ne vienne l'aider:
Miſérable, affoibli des ſueurs de ſes crimes,
Et que je mets par grace au rang de mes victimes.
Mais il vient: à ſes yeux déguiſons nos mépris,
Et de ſa perfidie arrachons-lui le prix.

## SCENE II.

PÉTHION, CONDORCET, LE DUC D'ORLÉANS, RABAUD DE ST. ETIENNE, L'ÉVÊQUE DE CALVADOS, ROBESPIERRE.

LE DUC D'ORLÉANS.

PUISSANS confédérés, de qui la politique
Délivre les Français du lien defpotique ;
Quand vous les élevez à la hauteur des rois,
Que de l'égalité vous couronnez les droits,
J'ai contre les tyrans bien fervi votre haine :
La royauté par moi n'eft plus qu'une ombre vaine ;
Et mes profufions ont entraîné Paris
A vouloir qu'au fupplice on condamne Louis.
Mais quand, pour vous donner fur lui cette victoire ;
A feconder vos vœux j'ai mis toute ma gloire,
Souffrez qu'en votre fein le mien puiffe épancher
Des larmes, que du fang le cri vient m'arracher.
Vous m'avez vu fans crainte affronter la tempête
Dont l'ariftocratie environna ma tête ;
Braver jufqu'à ma honte, & perdre pour toujours
Tout ce qui de mes ans pouvoit charmer le cours.
Richeffe, opinion, parens, amis, époufe,
De mes profpérités la fortune jaloufe
M'ôta tout ; & j'ai mis, en place de ces biens,
L'honneur d'avoir rendu des Français citoyens.

Ce prix de l'homme libre acquitte les ſervices ;
Mais, réduit à gémir de tant de ſacrifices,
L'homme de la nature eſpere vivement
Pour ſon cœur déchiré quelque ſoulagement.
Si j'ai trahi pour vous le chef de ma famille ;
Que ſon fils, ſon épouſe, & ſa ſœur & ſa fille
Trouvent d'un parent ſûr l'appui conſolateur ;
En moi, qui, citoyen, fus leur perſécuteur.
Ainſi de vous, amis, à qui je fus fidele,
J'attends, Louis éteint, pour ſeul prix de mon zele ;
Qu'à mon ſouci pieux ſoit confié le ſort
De ce qu'il laiſſera de plus cher à ſa mort.

CONDORCET.

Citoyen, tout atteſte à nos yeux le courage
Qui de l'opinion vous fit braver l'outrage ;
Et vos pareils ont vu que, pour les rendre heureux,
Il n'eſt rien que n'ait fait votre cœur généreux.
Mais de ce cœur ſenſible à tort la voix murmure :
C'eſt, loin de le trahir, ennoblir ſa nature,
Que d'en aſſujettir les penchans les plus doux
Au droit que la patrie à de régner ſur nous.
Quand j'honore d'ailleurs la piété ſincere
Qui vous rend de Louis la famille encor chere ;
D'un œil calme, je vois que la raiſon d'état
De la mettre en vos mains empêche le ſénat.
De nos deſtins heureux elle eſt comme le gage :
Il faut qu'elle périſſe ou reſte notre otage :
Et c'eſt la nation qu'on peut ſeule charger
D'en verſer tout le ſang, ou de la protéger.

LE DUC D'ORLÉANS.

La protéger, hélas! quelle force ſuprême
Pourroit même ſauver la France d'elle-même;
Et, contre un vœu du peuple, aſſurer les moyens
D'arracher au trépas un de nos citoyens?
La ſageſſe en nos jours fait taire ſes oracles.
Il faut à nos Français du ſang ou des ſpectacles;
Et ce n'eſt qu'en payant leurs fureurs ou leurs goûts,
Que j'aigris avec art, ou calmai leur courroux.
Mais des ſéductions le pouvoir éphémere
Ne peut que préparer un frein plus néceſſaire,
Qui bride la licence, & dont la fermeté
Puiſſe apprivoiſer l'homme avec la liberté.
Ce ſeul frein a ſauvé les grandes républiques
De ce qu'un peuple maitre eut d'accès phrénétiques;
Libre de rois, l'Anglois ſe fit un protecteur;
Et la France en tumulte invoque un dictateur.

CONDORCET.

J'entends: des peuples fiers d'avoir briſé leur chaîne,
Et qu'on vit racheter leur grandeur ſouveraine
Par ce que le courage a de nobles efforts,
Quelquefois de leur joie ont outré les tranſports.
Mais, quel eſt ce beſoin d'enchaîner la licence,
Dont vous craignez à tort l'empire ſur la France,
Lorſqu'encore du roi les amis menaçans
Inſultent par ſa vie à vos vœux impuiſſans?
Ah! redoutez plutôt les perfides entraves
Qu'à nos ſuccès du trône oppoſent les eſclaves;
Que bientôt de Louis, flétri par le bourreau,
La mémoire s'éteigne au plus profond tombeau;

Sur ſon ſépulcre encor ſi s'élevoit ſon ombre,
Des amis du deſpote elle accroîtroit le nombre;
Et ce fantôme ſeul du Français perverti
Deviendroit le tyran, s'il n'eſt anéanti.
Du roi, par vos efforts, hâtez donc le ſupplice:
Enſuite aſſurez-vous que, pour un tel ſervice,
Il n'eſt pas de bienfait que je ne trouve doux
D'engager la patrie à répandre ſur vous.

---

## SCENE III.

LE DUC D'ORLÉANS, RABAUD DE ST. ETIENNE, L'ÉVÊQUE DE CALVADOS, ROBESPIERRE.

LE DUC D'ORLÉANS.

VA: je connois de toi ce que je dois attendre;
Et ton patriotiſme aſſez s'eſt fait entendre.
Vous ne m'abuſez plus, ô deſpotes nouveaux!
Qui de l'humanité ſemblez plaindre les maux,
Et dont l'ame ſuperbe a la ſoif criminelle
De s'immoler quiconque à vos voix eſt rebelle.
Intolérans cruels, qui voulez que vos loix
Remplacent ſur la terre & ſes dieux & ſes rois,
Votre art vient de trop bas pour mériter mes crimes;
Et de plus hauts deſſeins ont marqué mes victimes.
Dans un ſang ennemi, ſi je cherche à nager,
J'ai le premier des droits; celui de me venger.
Amis, au fils d'Artois ma fille deſtinée

Devoit s'unir à lui des nœuds de l'hyménée !
L'Autrichienne osa briser de tels liens:
Honteux, je vis céder mes intérêts aux siens.
Sans doute il faut régner, quand mon ame outragée
D'un si cruel mépris brûle d'être vengée:
Mais ce qui m'enhardit à briguer ce succès,
Est, qu'aussi de leur perte il sauve les Français.
Dans l'ombre de Choiseul marchant d'un pas docile;
De la reine bientôt quelque ministre habile
Au joug Autrichien nous enchaîneroit tous,
Si le trépas du roi ne servoit mon courroux.
Louis sacrifié; la France enfin respire;
Et si vous la placez, amis, sous mon empire;
Vous serez désormais arbitres souverains
De sa félicité, comme de mes destins.
De vos cultes divers ma raison protectrice
En fera parmi nous respecter l'exercice:
Mais nous mettrons au rang des tyrans à punir
L'athéisme nouveau qui veut nous asservir.

RABAUD DE S. ETIENNE.

J'aime à voir qu'aux desirs d'une juste vengeance;
Vous unissiez vos vœux du bonheur de la France;
Seigneur; mais que diroit l'univers étonné
D'un roi présumé bon si le front couronné
Sous un fer ennemi rouloit dans la poussiere;
Avant que de ce prince éclairant la carriere,
La justice prouvât à l'univers surpris,
Que la foiblesse fit un tyran de Louis?
Mais, de ses trahisons quand divulguant le crime,
Notre arrêt de sa mort paroîtra légitime;
Que nous aurons proscrit ses freres avec lui;

Son

Son fils, dont vous offrez de devenir l'appui,
Cet enfant, pour le peuple attendriſſant ſpectacle,
A vos vaſtes projets n'eſt-il pas un obſtacle ?

LE DUC D'ORLÉANS.

Ecoutez moi : long-temps je formai le deſſein
De livrer à la fois au fer d'un aſſaſſin
Le monarque, ſon fils, ſes freres & ſa femme.
De cet heureux complot un homme ourdit la trame....
Un homme! A ce grand trait vous jugez ſans effort.
Qu'en mon nom Mirabeau pactiſa pour leur mort.
Un deſtin envieux trompa notre eſpérance :
Louis s'offrit au peuple & déſarma la France,
De qui le ſein par nous hériſſé de poignards,
Pour être ſon tombeau, s'ouvroit de toutes parts.
Je reconnus alors qu'une ombre de juſtice
Doit précéder un roi qu'on traîne à ſon ſupplice;
Et, grace à nos travaux, il n'eſt pas de mortel
Qui plus que Louis offre un aſpect criminel.
Il mourra..... Sur ſon fils, objet d'inquiétude,
Je ſuivrai les ſuccès de la profonde étude
Qu'a des poiſons divers fait l'homme ingénieux;
Et ce fruit, ſans mûrir, ſéchera ſous mes yeux.
Quant à celle de qui ce fils a reçu l'être,
Que fais-je, en ces beaux jours où je ſerai le maître;
Si, pour avoir des droits au ſceptre plus certains,
De cette femme au lieu de finir les deſtins,
Heureux divorcé par une loi nouvelle,
Je ne lui ferai pas l'offrande ſolemnelle
D'élever à ce trône où vous m'aurez aſſis,
Elle-même, ou ſa fille, ou ſa ſœur de Louis ?
Je leur aurai moi-même appris, par leur miſere;

Qu'il faut des malheureux qu'une reine ſoit mere :
Tant par ſes paſſions de l'homme combattu
Le crime mene à l'ordre, ainſi que la vertu.

RABAUD DE S. ETIENNE.

Si la France ne peut régner en république,
J'admire avec tranſport la ſage politique
Qui de nos citoyens vous fait plier aux mœurs,
Pour que de tout deſpote ils demeurent vainqueurs.
Qui ne vous répondroit de leur reconnoiſſance ?
Mais du ſénat vers vous le miniſtre s'avance.

---

## SCENE IV.

LE DUC D'ORLÉANS, RABAUD DE ST. ETIENNE, L'EVÊQUE DE CALVADOS, ROBESPIERRE, LE MINISTRE DE LA JUSTICE.

LE MINISTRE.

Envoyé devers vous par ces hommes d'état
Qui, ſelon vos deſirs, font mouvoir le ſénat,
Seigneur, je viens ſavoir ſi ce jour eſt propice,
Pour que Louis enfin éprouve la juſtice
Dont de vains préjugés voudroient le garantir,
Et que ſes longs forfaits déjà font preſſentir.
Parmi nous le grand nombre avec feu la réclame ;
Mais une pitié lâche, ou la crainte du blâme,
Aux autres fait chercher de perfides détours,
Qui tendent de Louis à prolonger les jours.

Penſez-vous qu'aujourd'hui la volonté publique
Par d'utiles clameurs à notre gré s'explique ?
Songez que tout retard qu'on met à le juger,
Seigneur, de notre perte amene le danger.

LE DUC D'ORLÉANS.

Miniſtre citoyen, non, jamais la fortune
Ne fut plus favorable à la haine commune
Que, d'accord avec moi, d'auguſtes ſénateurs
Portent au roi tyran qui fit tous nos malheurs.
Dites-leur qu'en ce jour tout Paris ſe prépare
A provoquer l'arrêt de la mort du barbare;
Que tous ſes habitans, de fureur embraſés,
Des bouillons de ſon ſang brûlent d'être arroſés.
Cependant, Robeſpierre, allez, & dans les ames
D'un deſir de vengeance alimentez les flammes,
Et que vos dévoués faſſent voler la mort
Sur qui voudroit du roi qu'on protégeât le ſort.
Et vous, digne héritier de ce grand caractere
Que dans Niſmes Calvin tranſmit à votre pere;
Vous qui, propagateur de nos dogmes nouveaux,
Tel que Pie eſt à Rome, êtes dans Calvados;
Entraînez les Français à braver toute crainte,
Dont l'ancien culte uſé leur porteroit l'atteinte:
Qu'ils couronnent mes vœux, pour que, dans mes ſuccès,
Sur eux, ſur vous je puiſſe épandre mes bienfaits.

---

## SCENE V.

RABAUD DE St. ETIENNE, L'ÉVÊQUE DE CALVADOS.

RABAUD DE ST. ETIENNE.

IL régneroit sur nous, & tu viens de l'entendre!
A ses projets, ami, pourrions-nous condescendre?
Et, dans nos tristes jours de désordre & d'horreur,
Faudroit-il donc pour guide adopter sa fureur?
Quels jours! & qui de nous, à leur premiere aurore,
Auroit prévu les maux qu'ils devoient faire éclorre;
Que de la tolérance & de la liberté
La licence naîtroit avec l'impiété?
Par les loix de Louis les Français étoient freres:
Elles avoient enfin renversé les barrieres
Que nos cultes divers placerent entre nous.
Alors, reconnoissant d'un bienfait aussi doux,
J'étois loin de mon roi d'attenter à la vie;
Mais je voulois encor que pût être assouvie
Ma haine de ces grands, de ces prêtres hardis,
De qui l'œil orgueilleux couvroit de ses mépris
L'homme dont le labeur, même la patience,
Alimentoient leur luxe ou bien leur insolence.
J'avois aussi les droits de ma cause à venger,
Et brûlois du desir de pouvoir propager
Dans l'empire Français cette foi de mes peres,
Qui les rendit objets de fureurs sanguinaires.
Bientôt, sans examen, j'adoptai les erreurs

De l'envieux Necker, fource de nos malheurs;
Ambitieux outré, dont l'unique fyftême
Fut de tout ravaler au-deffous de lui-même:
Qui vers l'art de régner crut avoir pris l'effor,
En calculant fur l'homme, ainfi qu'avec fon or;
Et qui, fur fes amas de peuple & d'opulence,
Crut de la politiqne élever la fcience.
Il a connu depuis ce vil peuple Français
Toujours trop énivré de fes premiers fuccès,
Et qui, dès qu'on lui rend de généreux offices;
Exige effrontément de nouveaux facrifices.
Et moi, des Genevois féduit par le héros,
De ma patrie auffi j'ai provoqué les maux;
Et quand je vois déjà que s'en ouvre l'abyme,
La voix d'un faux honneur me retient dans le crime.
Mon oreille fe ferme à ces cris menaçans
Que pouffent aujourd'hui les monarques puiffans,
Dont la faveur obtint, en ces lieux, pour nos freres
De fuivre en liberté le culte de leurs peres.
Même du factieux j'époufe le courroux,
Sûr que la mort du roi les arme contre nous.
J'ai promis de conclure à fon trépas funefte:
Mais de l'y voir fouftraire un doux efpoir me refte;
Quand tout nous dit qu'avant qn'on puiffe l'immoler:
Du fénat à fon peuple il a droit d'appeller.

L'ÉVÊQUE DE CALVADOS.

Vous n'avez pas connu cette cour odieufe,
De toutes les vertus hautement dédaigneufe,
Où les talens, bien loin de fe voir rechercher,
Dans l'ombre étoient toujours contraints de fe cacher!
Vous n'avez pas connu ce Maurepas frivole,

De jeux contre l'Etat osant tenir école;
Esprit insouciant, & qu'au prix de nos maux
On vit de sa vieillesse acheter le repos.
Que vous dirai-je encor de ce tas de ministres,
De qui l'impéritie eut tant d'effets sinistres,
Qui de l'Europe entiere ont humé le mépris,
Et qui tous à sa perte ont entrainé Louis?
Par quelle lâcheté put-il, malgré sa haine,
Abandonner la France à l'infâme Brienne,
Qui des séductions mit un masque brillant
Sur un cœur foible & faux, de vice pétillant?
Je sais que, du monarque abusant la foiblesse,
Plus d'un guide infidele égara sa jeunesse:
En est-il moins coupable aux yeux de nos Français;
Et doit-on moins punir les maux qu'il leur a fait?
Toutefois à sa mort rien ne peut me résoudre.
Le croyant innocent, vous n'osez l'en absoudre.
Je le crois criminel, & ferai mon effort
Pour pouvoir l'arracher aux horreurs de son fort.
Qu'il vive dans les fers, ou bien qu'on le bannisse:
Sa triste nullité suffit à son supplice;
Et l'Europe aux Français ne reprocheroit pas
D'avoir d'un roi qu'elle aime ordonné le trépas.

RABAUD DE ST. ETIENNE.

Par des chemins divers nous cherchons même issue.
Mais si notre espérance alloit être déçue,
Apprends que c'est un crime envers les nations,
D'intéresser leur culte à leurs divisions.

## SCENE VI.

L'ÉVÊQUE DE CALVADOS, (*seul.*)

AH ! ce n'est pas de toi que je veux rien apprendre !
Ton ame tortueuse en vain veut me surprendre.
Je sais dans ta patrie à quel point les forfaits
De ton intolérance ont marqué les succès.
Tel ne fut point l'esprit de ce culte suprême,
Qu'un Dieu de charité nous apporta lui-même ;
Dieu de mansuétude, & qui ne veut régner
Que sur les cœurs qu'il fit libres de se donner.
Le mien frémit d'avoir parjuré sa loi sainte....
Qui ! moi, de cette loi je garderois la crainte !
Pontife d'un civisme étranger aux vertus,
J'écouterois la voix d'un culte qui n'est plus !
Ma fortune elle seule a droit que je l'encense :
Le mépris des remords, voilà ma conscience....
Qu'as-tu dit ? malheureux ! Regarde où t'a conduit
Ce sentiment jaloux dont l'appas t'a séduit.
Quand tu vis de l'honneur monter jusques au faite
De ta religion un généreux athlete,
Qui fit tonner ici le respect pour les loix,
La justice du ciel & l'amour de nos rois ;
Ciceron, que de nous a revendiqué Rome ;
Homme dont le courage est au-dessus de l'homme ;
Tu crus, d'un Corybante imitant les excès,
D'un rival ton vainqueur éclipser les succès.

Le prix de tes fureurs eſt au fond de l'abyme . . . ;
Ah ! Dieu, s'il en eſt temps, répare encor mon crime !
Que je ſois ton organe, & même malgré moi,
Pour ſauver en ce jour ma patrie & mon roi.

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

*Les trois premieres ſcenes de cet Acte ſe paſſent auſſi dans le veſtibule de la ſalle où la Convention Nationale tient ſes ſéances.*

## SCENE PREMIERE.

DUMOURIER, SANTERRE.

DUMOURIER.

CESSE de t'étonner : j'ai dû quitter l'armée,
De vos diſſentions juſtement allarmée :
Ma prudence exigeoit que je vis de mes yeux
Ce qu'il faut eſpérer ou craindre de ces lieux.
Mon cœur s'y repoſoit ſur l'ardeur de ton zele :
Santerre à l'amitié ne peut être infidele.
Mais, dans des temps de trouble, il eſt des jeux ſecrets
Qui de l'ambitieux maſquent les intérêts ;
Et qu'on dévoile mal, ſi l'on n'a l'habitude
De faire des humains une profonde étude.
Toutefois apprends-moi ce que tu peux ſavoir.
Qui regne ici ? quel homme y prétend au pouvoir ?

SANTERRE.

On va juger Louis, & ſa mort eſt certaine:
Tout Français à l'envi le pourſuit de ſa haine,
Et brigue de ſes jours d'éteindre le flambeau,
Comme ſon aſſaſſin, ou comme ſon bourreau.
L'on prétend qu'à nos pieds lorſque s'abat le trône;
Orléans veut pour lui ramaſſer la couronne;
Que c'eſt le but où tend ſa prodigalité,
Qu'il voile d'un appas de popularité.
Mais je ne penſe pas que ſon ame flétrie
Monte juſqu'au deſir d'aſſervir ſa patrie;
Et le crois trop heureux, s'il donne quelque paix
Au reſte de ſes jours uſés par des forfaits.
D'amiral ſeulement il recherche la place.

DUMOURIER.

Je veux ſur ce point ſeul appuyer ſon audace;
Le combat d'Oueſſant m'eſt garant du mépris
Qui de ce titre vain pour lui ſera le prix:
Il me paroit bien moins à redouter qu'à plaindre,
Mais n'entrevois-tu pas de tyran plus à craindre?
Condorcet....

SANTERRE.

Non, ſeigneur, je ne croirai jamais
Que de régner ſur nous il forme des projets;
Lorſqu'il n'eſt point de jour où ſa bouche n'explique
Son vœu d'éterniſer la France en république.

DUMOURIER.

Tu ne connois donc pas cet orgueilleux mortel,
A la philoſophie érigeant un autel,

Pour y monter en dieu que l'univers encenſe,
Et nous courber enfin au joug de ſa ſcience ?
C'eſt ce génie obſcur dont l'aile veut planer
Sur les lauriers brillans que j'ai ſu moiſſonner,
Que ma ſagacité m'a fait voir être l'ame
Des complots contre moi dont on ourdit la trame.
Il m'appuyeroit mieux, s'il me redoutoit moins :
Ami, pour l'obſerver, je le livre à tes ſoins.
Vois que ſur les débris de cette monarchie
Se roule, ivre d'horreurs, la hideuſe anarchie ;
Et que, pour terraſſer ce fléau de l'état,
Il faut une maſſue en la main du ſoldat.
Quand du ſang des Céſars Rome n'eut plus de maître,
Chaque grand capitaine avoit un droit à l'être ;
Et des guerriers heureux, devenus ſouverains,
Fixerent l'univers ſous la loi des Romains.
Je penſe que mes droits à ce faîte de gloire
Sont en ſignes certains tracés par la victoire ;
Qu'il n'eſt pas de héros qui m'oſât conteſter
Ce prix, que mes hauts faits ont ſu me mériter.
Qu'un autre ait arrêté des rois dans leur carriere ;
Mon front ſeul les faiſant reculer en arriere,
Les a, tel que l'éclair, chaſſés de nos climats,
Pour annoncer ma foudre au ſein de leurs états.
Elle va conſumer l'Anglois & les Bataves :
Le Belge & le Germain ſont déjà mes eſclaves.
Tout tremble à mon approche ; on demande des fers ;
Et, mon nom eſt déjà maître de l'univers.
Mais auſſi le danger ſuit la haute fortune ;
Et comme ſa faveur doit nous être commune,
Que je prétends un jour que tu regnes ſous moi,

Veille, & détruits qui veut se soustraire à ma loi.
Achete l'espion, caresse le perfide;
Trompe le vertueux, embrasse l homicide;
Et sur-tout de Louis précipite la mort,
Sans qu'on puisse jamais me reprocher son sort.
Va, sans perdre un instant; tandis qu'avec adresse,
Je vais de mes succès répandre ici l'ivresse.
Mais que vois-je? & comment peut s'offrir à mes yeux
De l'Angleterre ici le ministre odieux?

---

## SCENE II.

DUMOURIER, L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

L'AMBASSADEUR.

Implacable ennemi de la paix & des trônes,
Qui de l'art du guerrier ne devez les couronnes
Qu'à vos sermens reçus de sauver votre roi;
Vous, qui venez ici parjurer votre foi;
Profondément instruit de vos trames secrettes,
C'est à vous que je viens demander qui vous êtes,
Pour oser vous flatter qu'en pressant son trépas,
Vous vous frayez la route à régir ses états.
Un grand homme, abusé par l'excès du génie,
En immolant son roi, régna sur ma patrie:
Son crime fut heureux, si c'est félicité
D'être un objet d'horreur pour la postérité.
Mais vous, à qui vos rois vous comblant de leurs graces,
Plus bas qu'au second rang ont bien marqué vos places,
D'où tirez-vous l'espoir qu'un bisarre destin

Puiſſe vous élever au pouvoir ſouverain ;
Et qu'un chef de bandits, dont la valeur eſt rage,
Tire de leurs fureurs un durable avantage ?
L'ouragan peut de l'homme obſcurcir le ſéjour :
La foudre le diſſipe & ramene un beau jour.
Ce jour eſt près d'éclorre, où l'habitant du monde
Va terraſſer l'eſpoir où votre cœur ſe fonde
De faire ſuccéder à des rois bienfaiteurs
Les chefs d'un peuple tigre écumant de fureurs.
Le premier qu'on ait vu fonder ſa république
Sur tout ce qu'a d'excès le déſordre anarchique ;
S'il ne fut pas détruit, vous ſavez à quel prix.
Quand vous avez juré le ſalut de Louis,
Au plus noir des projets votre ame abandonnée
Voudroit-elle trahir ſa promeſſe donnée ?
Sur ce que j'en apprends, je viens pour vous juger.
Parlez.

DUMOURIER.

Quel eſt celui qui m'oſe interroger ?

L'AMBASSADEUR.

Un Anglois.

DUMOURIER.

Mais encore, quel eſt ton caractere ?

L'AMBASSADEUR.

Tu le ſais ; l'envoyé d'un roi que l'on revere,
Dont le dernier ſujet eſt au-deſſus de toi.

DUMOURIER.

Aux tyrans des humains je ne dois point ma foi ;
Les vaincre ou les trahir eſt la vertu ſuprême ;
Et j'en pris la leçon de l'Angleterre même.

L'AMBASSADEUR.

Arrête, & garde-toi de comparer nos mœurs
A celles que l'enfer a vomi dans vos cœurs.
Vous seuls avez trouvé l'art de créer des crimes.
Jusques dans nos erreurs nous fumes magnanimes.
Quand parmi nous Cromwel livra Charles au bourreau,
Nos pleurs & nos respects couvrirent son tombeau;
Un seul jour de stupeur fit la commune honte:
Mais à s'en relever ma nation fut prompte;
Et sur le sang du juge à l'oppresseur vendu
Vengea celui d'un roi qu'on avoit répandu.
Ce roi même eut des torts, si l'on en croit l'histoire;
Mais des vertus du vôtre elle atteste la gloire.
Aussi, pour l'immoler, proclamez-vous la loi
Qu'on doit être égorgé sitôt que l'on est roi.
Et la terre & le ciel contre un pareil blasphême
Préparent de concert leur vengeance suprême.
Mais il est temps de rompre un entretien affreux.
Sauveras-tu ton roi?

DUMOURIER.

Je ne puis, ni ne veux.

L'AMBASSADEUR.

Barbare, tu ne peux! & ces êtres sinistres
Aux antres jacobins que tu fis tes ministres,
Pour égorger la France, & faire des monceaux
De morts, qu'on vous a vu dévorer par lambeaux!
Et ce nombre effrayant d'assassins émissaires,
Qui propagent pour toi des décrets sanguinaires!
Et les cinq millions d'exécrables soldats,
Ne se sont donc voués qu'à des assassinats!

Tu ne peux, en trompant la faim qu'ils ont du crime,
Leur arracher du moins une illuſtre victime ;
Malheureux !

DUMOURIER.

C'en eſt trop ; ceſſe de me braver,
Ou le crime ſur toi peut ici s'achever.

L'AMBASSADEUR.

Pour purger les forêts le guerrier qu'on envoie
D'une hyene en fureur peut devenir la proie :
Mais, lorſqu'en ſon repaire elle en ſuce le ſang,
Un bras vengeur l'atteint & déchire ſon flanc.
Le méchant doit trembler, & le ſage eſt tranquille.
Adieu.

DUMOURIER.

J'abaiſſerai cet orgueil inutile.
Mais que me veut Santerre ?

---

## SCENE III.

DUMOURIER, SANTERRE.

SANTERRE.

Enfin le jour heureux,
Objet de nos deſirs, va ſourire à nos vœux.
Notre ſénat s'aſſemble, & Louis va paroître :
Aux pieds de nos vengeurs nous amenons le traître,
Qui, par vain appareil, doit être interrogé,
Puiſqu'à mort dès long-temps il eſt déjà jugé.
Voulez-vous partager nos plaiſirs de ſa honte ?

DUMOURIER.

Non, la sageffe exige, ami, que je furmonte
La douce volupté d'en être le témoin :
Savoure-la pour moi; mais obferve avec foin,
Si tel fera l'effet de ce nouveau fpectacle,
Qu'à la mort du tyran il ne foit plus d'obftacle.

---

## SCENE IV.

*Le fond du théatre s'ouvre; & l'on voit la convention nationale affemblée. Les tribunes font remplies de patriotes des deux fexes. Les Gardes Nationales font fur les côtés du veftibule.*

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE.
SANTERRE.

SANTERRE.

ILLUSTRES fénateurs, vos ordres font remplis :
Du Temple en cette enceinte on a conduit Louis;
Et l'on a, par mes foins, pu calmer la furie
Du peuple courroucé, qui demande fa vie.
Qu'ordonnez-vous ?

LE PRÉSIDENT.

Qu'il entre. Et vous tous, citoyens ;
Si, de votre efclavage en brifant les liens,

Vous avez mérité la suprême puissance,
Gardez devant Louis le plus morne silence;
Et qu'il soit convaincu que votre liberté,
Quand il le faut, s'allie à votre majesté.

---

## SCENE V.

LE ROI, LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE. SANTERRE, GARDES.

LE PRÉSIDENT.

Louis, la nation est votre accusatrice :
Nous décrétons nos droits de lui rendre justice;
Et par moi ce sénat va vous interroger
Sur ce que de forfaits on a pu vous charger.
Vous pouvez vous asseoir. De la haute Assemblée,
Qui dut régénérer la France désolée,
Comment osates-vous suspendre les travaux,
L'entourer d'une armée, &, par d'ordres nouveaux,
Dans son sein d'un tyran ramener l'influence?

LE ROI.

Nulle loi sur ce point ne gênoit ma puissance.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi, dans une orgie, avez-vous excité
Vos gardes à flétrir le signe respecté
Des droits d'un peuple libre, & fait dans ce désordre
Couler du sang.

LE ROI.

Jamais ce ne fut par mon ordre.

LE PRÉSIDENT.

Lorſque des droits de l'homme on plaça ſous vos yeux,
Pour le ſanctionner, le code précieux,
Qui vous fit retarder l'honneur de le ſouſcrire?

LE ROI.

Je dis ſur ſes décrets ce que je devois dire.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi, loin le chérir la révolution,
Au bonheur qu'elle aſſure à notre nation
Avez-vous oppoſé des écrits téméraires,
Dont Talon, Mirabeau, furent dépoſitaires?

LE ROI.

Vous ſavez, & ces faits ſont déjà loin de moi,
Qu'alors je n'avois pas accepté votre loi.

LE PRÉSIDENT.

Pour ſuivre toutefois cette exécrable intrigue,
De votre argent au peuple on vous a vu prodigue.

LE ROI.

Je n'ai jamais connu d'autre prix de l'argent,
Que l'extrême plaiſir d'en aider l'indigent. (1)

LE PRÉSIDENT.

A Coblentz votre garde a reçu vos largeſſes:
Vous avez à Bouillé prodigué vos richeſſes.

---

(1) *Premier renvoi à la fin de la piece de vers, à ajouter ici, ou à omettre.*

LE ROI.

J'ai payé mes ſujets ; jamais vos ennemis.

LE PRÉSIDENT.

De vos freres pourtant contre nous réunis
Vous avez accueilli les lettres téméraires ;
Et tel eſt ce billet qu'un de leurs émiſſaires
Vous a tranſmis : liſez.

LE ROI, *après avoir lu.*

Jamais juſques à moi
Ce billet n'eſt venu : mais fidele à la loi
Que pour vous rendre heureux je m'impoſai moi-même,
L'on ſait que j'ai toujours de mes freres, que j'aime,
Déſavoué l'effort contraire à mes ſermens.

LE PRÉSIDENT.

De vingt mille ſoldats par les ſecours puiſſans,
Lorſque Servan voulut raſſurer ces contrées,
Qu'on vit par le ſénat ces forces implorées,
Pourquoi vous oppoſer à ce commun deſir,
Et même entre nos bras empêcher de s'unir
Ces jeunes fédérés, l'eſpoir de la patrie,
Dont le zele eût vôlé vers la terre ennemie ?

LE ROI.

Aux miniſtres alors mon ordre fut donné
De renforcer nos camps ; & j'avois deſtiné
Vers Soiſſons de ſoldats une puiſſante élite,
Qui pût de nos états défendre la limite. (2)

---

(2) *Second renvoi de vers à la fin de la piece.*

LE PRÉSIDENT.

De Mirabeau perfide & d'autres révoltés
Vous reçutes des plans qu'ils avoient concertés;
Quand par vous corrompus ils vouloient dans leur rage,
De nos législateurs anéantir l'ouvrage.

LE ROI.

Plusieurs, dans cet esprit, m'ont offert des projets;
Mais de les écarter j'eus toujours le succès.

LE PRÉSIDENT.

Qui put donc vous offrir ces projets téméraires?

LE ROI.

Le temps de ma mémoire a banni ces chimeres.

LE PRÉSIDENT.

Vous avez néanmoins à plus d'un sénateur
Ou promis ou donné votre argent corrupteur.

LE ROI.

Jamais.

LE PRÉSIDENT.

L'on n'a pas vu par vos soins réparées,
Dans les diverses cours, les injures outrées
Qu'on fit essuyer aux citoyens Français.
Qu'l'on

LE ROI.

Cette accusation se dément par les faits:
Mais les ministres seuls sont faits pour y répondre.

LE PRÉSIDENT.

Du reste, un seul objet suffit pour vous confondre.
Au dix août dernier, par quel motif nouveau,
Déjà vers le matin & dans votre château,
Futes-vous inspecter vos Gardes Helvétiques?

LE ROI.

A ces précautions justes & politiques
Aveo moi concourroient ce que d'autorités
Constitua la loi contre des révoltés.
Je fis des sénateurs implorer l'assemblée
D'aider de leurs pouvoirs ma puissance ébranlée :
Et faute de succès, je courus dans leur sein,
De moi, de ma famille assurer le destin.

LE PRÉSIDENT.

Pouviez-vous ordonner qu'on mît ces lieux en cendre ?

LE ROI.

Pouvoir constitué, je devois me défendre.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi donc des Français vous perçâtes le flanc.

LE ROI.

Je n'ordonnai jamais de répandre leur sang.

LE PRÉSIDENT.

Et, nous privant encor d'alimens nécessaires,
Par votre ordre Septeuil accroissoit nos misères.

LE ROI.

Cela m'est inconnu.

LE PRÉSIDENT.

Dans un mur du palais
N'a-t-on point pratiqué, par vos ordres exprès,
Une porte de fer ?

LE ROI.

C'est sans ma connoissance.

LE PRÉSIDENT.

Que voulez-vous encor joindre à votre défenſe ?

LE ROI.

Mon droit de demander qu'on confie à ma foi
Ces écrits qu'on prétend dépoſer contre moi ;
Et celui de vouloir un conſeil légitime,
Qui m'aide à diſſiper des fantômes de crime.
Target prouva ſon zele à vos législateurs :
Tronchet le ſeconda ; qu'ils ſoient mes défenſeurs.

LE PRÉSIDENT.

Retirez-vous.

---

## SCENE VI.

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE. SANTERRE.

LE PRÉSIDENT.

FAUT-il, citoyens, que ſur l'heure
L'on remene Louis au Temple en ſa demeure ?

PRESQUE TOUTES LES VOIX.

Qu'on l'y mene à l'inſtant. ( *Santerre ſort pour exécuter cet ordre.* )

LE PRÉSIDENT.

Le conſeil demandé
Par votre ordre à Louis doit-il être accordé ?

PLUSIEURS VOIX.

Ses forfaits ſont connus : que faut-il davantage ?

UN PLUS GRAND NOMBRE DE VOIX.
Mais d'avoir un conseil il a droit à l'usage.

LE PRÉSIDENT.
Target, avant ce jour, prévenu que de lui
Louis avoit fait choix pour être son appui,
Ecrit qu'il ne sauroit remplir ce ministere,
Que, de maux accablé, déjà sexagénaire,
Il a depuis long-temps cessé d'être orateur;
Que, du roi détrôné se montrer défenseur,
Seroit trop démentir le caractere auguste
De républicain libre, & sur-tout d'homme juste.

UNE VOIX ÉTOUFFÉE.
Le traître!

LE PRÉSIDENT.
D'autre part, de Troye un citoyen,
Si Louis prend un guide, offre d'être le sien:
Il se nomme Sourdat, & veut la préférence,
Parce que de Louis il croit à l'innocence.
Tolendal dès long-temps prétend au même emploi.

---

## SCENE VII.

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE, MALESHERBES.

MALESHERBES.
SENATEURS, écoutez. Louis seize étoit roi,
Deux fois dans ses conseils quand il daigna m'admettre,
Et qu'on briguoit l'honneur d'y parler sous un maitre.

Je lui dois aujourd'hui mes services entiers ;
Heureux si mes esprits, par l'âge humiliés,
Peuvent pour lui reprendre une vigueur nouvelle !
Mais il ignore encor que, demeuré fidele
A ce que je lui dois d'amour reconnoissant,
Je voudrois le guider en ce jour menaçant.
Président citoyen, c'est à vous que j'adresse
Mon vœu qu'il soit instruit que, malgré la foiblesse
Que m'ont donné les ans, je brigue avec transport
La gloire d'être admis à défendre son sort....

LE PRÉSIDENT.

C'est assez. Sur ce point qu'ordonne l'Assemblée ?

UN MEMBRE DE LA CONVENTION.

Qu'à l'ame de Louis, par le crime troublée,
Des conseils de Tronchet on donne le secours,
Et que le lendemain on termine ses jours :
Que, pour rendre en ses fruits la liberté féconde,
L'arbre en soit arrosé du sang des rois du monde.

---

## SCENE VIII.

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE, MALESHERBES, DESEZE.

DESEZE.

SÉNATEURS ; de Louis instruit déjà du choix ;
Avec zele Tronchet lui prêtera des loix,
Pour se justifier, l'égide salutaire ;

Mais, ne pouvant lui ſeul fournir cette carriere,
Par ma voix, pour ſecours il vient vous demander
Malesherbes & moi, prêts à le ſeconder.

UN MEMBRE DE LA CONVENTION.

Je fais la motion que l'on doit condeſcendre
A nommer à Louis qui s'offre à le défendre ;
Qu'il ſera prévenu par quatre ſénateurs
Qu'il doit faire aujourd'hui choix de ſes défenſeurs ;
Qu'il faut veiller de près ceux qui prendront ſa cauſe ;
Toutefois à leurs yeux qu'il faut que l'on expoſe,
Dans le plus court délai, les différens écrits
Qui nous ont démontré les crimes de Louis ;
Mais qu'il ne pourra voir, de toute ſa famille,
Avant le jugement, que ſon fils & ſa fille.

LE PRÉSIDENT.

Qu'ordonne le ſénat ?

LA CONVENTION, *preſque unanime.*

Que tel ſoit le décret.

LE PRÉSIDENT.

Pouvoir exécutif, veillez à ſon effet.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

*Le théatre repréſente une des ſalles du palais du Temple, où le roi & ſa famille ſont détenus priſonniers.*

## SCENE PREMIERE.

### LA REINE.

SOUVENIR importun de ma grandeur paſſée,
Gloire de mes aïeux à mon cœur retracée,
Que venez-vous ſuſpendre un inſtant mes douleurs,
Pour me mieux accabler du poids de mes malheurs?
Ne vous hériſſez plus ſur ma pénible voye;
Laiſſez couler en paix les pleurs où je me noye;
Diſparoiſſez. Et toi, trop malheureux époux,
Né pour être l'objet des penchans les plus doux,
O mon roi! que fais-tu? Ton peuple antropophage
Peut-être maintenant te dévore en ſa rage,
Ou te livre du moins à ces monſtres nouveaux,
Qu'il ne fit ſénateurs que pour être bourreaux.
Louis! ô mon ami! quelle eſt ta deſtinée!
Qui m'eût dit, quand je fus à ta cour amenée,
Qu'aujourd'hui tes ſujets feroient tomber ſur toi
L'épouvantable horreur qu'ils concevroient de moi?
Mais que leur ai-je fait? Quand j'ai ſu leurs détreſſes,
N'ai-je pas dans leur ſein répandu mes largeſſes?

Quel eſt celui d'entr'eux que j'ai pu voir ſouffrir,
Sans qu'on ait vu mon ame avec lui s'attendrir ?
De ma jeuneſſe, hélas ! quelques erreurs légeres
Ont-elles mérité leurs vengeances ameres,
Quand, des fleuves du vice où s'abreuvoient leurs mœurs,
Je parois, loin des bords, ma tête avec des fleurs ?
O ma mere ! comment as-tu livré ta fille
A ces Français, toujours haineux de ta famille ;
Qui, même en ce moment, me haïroient bien plus,
Si mon front à leurs yeux préſentoit tes vertus ?
Et vous, mes chers enfans, dont l'une & l'autre race
Près de ces furieux ne ſauroient trouver grace,
Par eux à quel tourment vous réſerve le ſort !
Et qui ſait à quel prix ils vous vendront la mort !
Grand Dieu ! daigne écouter une épouſe, une mere !
Si j'ai, par mes erreurs, mérité ta colere,
En faiſant à moi ſeule éprouver ton courroux,
Epargne mes enfans, & ſauve mon époux !
Ma chere Eliſabeth !

---

## SCENE II.

LA REINE, ELISABETH.

ELISABETH.

Reine, ſéchez vos larmes :
Ce jour-ci n'eſt pas fait pour croître nos allarmes.
Et j'aime à me flatter que du roi la candeur
Va de ſes ennemis appaiſer la fureur.

Et comment résister à la douce innocence,
Qui de la vérité tire son éloquence ;
Sur-tout lorsqu'elle brille en la bouche d'un roi
A qui l'oppression a fait subir sa loi ?
Espérez....

LA REINE.

Ah ! ma sœur, que veux-tu que j'espere,
Quand le destin s'acharne à combler ma misere,
Et que, depuis quatre ans, il redouble d'efforts
Pour faire précéder ma mort de mille morts ?
D'un roi, qu'ils ont flétri par un dur esclavage,
Les sujets, transportés des accès de la rage,
Iront de crime en crime avant de consentir
Par sa vertu touchante à se laisser fléchir.

ELISABETH.

Mais qui peut des Français ainsi corrompre l'ame ?
On les vit pour leurs rois toujours brûlans de flamme.

LA REINE.

Qui ? La bonté du maitre, & mes fautes aussi ;
Et c'est là de mon cœur ce qui fait le souci.
Jeunes encore au trône, & sans expérience,
L'homme frivole ou faux eut notre confiance ;
Et trompant avec art les plus doux de nos vœux,
Dans l'empire à son gré faisoit des malheureux.
Mais de l'ame du roi l'on a dû voir éclorre
Le fidele desir de ramener l'aurore
Des beaux jours des Français, en fixant leur destin
Comme un pere, plutôt que comme un souverain.
Pardonne encor, si j'ose affliger toi que j'aime !
Tes aïeux ont au roi transmis un diadême

Dont contre leurs ſujets ils avoient abuſé :
Du poids de leurs erreurs Louis eſt écraſé.

ELISABETH.

Reine, accuſons plutôt du malheur qui nous preſſe
Ceux de qui mes aïeux euſſent puni l'ivreſſe ;
Des impoſteurs hardis, de qui l'impiété
Arracha les Français à la Divinité ;
Un Voltaire écumant des fureurs de l'envie,
Et dont, juſqu'à la mort, ne put être aſſouvie
La haine qu'il portoit au grand maitre des cieux ;
Arbre infect, dont les fruits, agréables aux yeux,
D'une folle jeuneſſe empoiſonnent l'aurore.
Seigneur ! dans nos climats doit-il durer encore
Cet arbre, qu'on nomma du nom de liberté,
Qui prête aux criminels ſon ombrage empeſté,
Et qui, dans les enfers ayant pris ſa racine,
Brave de ſon ſommet ta majeſté divine ?
O reine ! attendons tout de ce Dieu juſte.

LA REINE.

Hélas !...
Il voit le ſcélérat, & ne le punit pas.
On nous l'a dit ſouvent : Dieu frappe ceux qu'il aime ;
Il ſe reſerve ailleurs d'éclaircir le problême
Du juſte ſur la terre accablé de malheurs,
Dont l'oppreſſeur joyeux ſavoure les douleurs.
Regarde autour de toi : tes vertus ſont le crime
Qui t'a fait aux méchans déſigner pour victime :
Et le ciel t'auroit-il livrée à leurs ſuccès,
S'il aidoit ici-bas ſes miniſtres de paix ?
Mais que fait mon époux ; & que vient-on m'apprendre ?
Parlez, Cleri.

## SCENE III.

### LA REINE, ELISABETH, CLERI.

CLERI.

Louis en ce lieu va ſe rendre.

LA REINE.

Pourrai-je lui parler ?

CLERI.

Madame.....

LA REINE.

Je t'entends.

CLERI.

On lui permet ici de revoir ſes enfans.

LA REINE.

Les cruels! Qu'ont-ils donc à craindre d'une femme,
Dont par de longs tourmens ils ont fatigué l'ame,
Et qui n'a que ſes pleurs ? Mais, Cleri, dites-nous
Comment à ces ingrats s'eſt montré mon époux?

CLERI.

Avec la dignité dont s'impriment les marques
Sur les auguſtes fronts des plus ſages monarques,
Avec des vérités ce ton majeſtueux
Que préſente aux pervers un prince vertueux,
Qui, dans tous ſes diſcours, ont vu que l'innocence
Elle-même oppoſoit ſon calme à leur démence.

Mais voici du fénat le fatellite affreux ;
Qui vient exécuter fes ordres rigoureux.

---

## SCENE IV.

LA REINE, ELISABETH, CLERI, SANTERRE.

SANTERRE.

De ces lieux fans retard éloignez-vous, madame :
Quand de nos fénateurs on voit la grandeur d'ame
Permettre à votre époux d'être avec fes enfans,
Vous nous avez trop fait juger vos fentimens
Contre une nation que votre cœur détefte,
Pour qu'il ait de vous voir la liberté funefte,
Il va paroitre : Allez.

LA REINE.

Et que craint-on de moi ?
Quel confeil le pourroit fouftraire à votre loi ?
Environnés tous deux d'ennemis & de chaines,
Que peut votre fénat redouter de nos haines ?
Et doit-il envier ces uniques douceurs
Que nous trouvons enfemble à pleurer nos malheurs ?

SANTERRE.

Je ne raifonne point quand le fénat ordonne.

LA REINE.

Mais je puis fuppofer qu'à l'ordre qu'il me donne
Il n'affujettit point ma chere Elifabeth,

Dont le ciel à nos maux opposa le bienfait;
Qu'il auroit réservé pour s'en parer lui-même,
S'il n'eût pas eu pitié de notre peine extrême.

SANTERRE.

Hors ses enfans, la loi n'a personne excepté
Que ses conseils: il peut les voir en liberté.
Mais, madame, il approche; & même en sa venue
Il ne doit pas ici rencontrer votre vue.
Sortez.

---

## SCENE V.

LE ROI, CLERI, SANTERRE, GARDES.

LE ROI.

Ce jour est long: Cleri, qu'en penses-tu?

CLERI.

Il est court, puisqu'il fait honorer la vertu.

LE ROI, *à part.*

Ah! si j'en ai montré, Seigneur, c'est ton ouvrage:
De ma reconnoissance accepte l'humble hommage!
Que fait la reine? Non: que fait ma femme?

CLERI.

Ici
Tantôt sur votre absence elle étoit en souci.

LE ROI.

Et mes enfans, ma sœur?

CLERI.

Voulez-vous que je voie
De votre part ?

LE ROI.

Eh ! quoi, je n'aurai pas la joie
Encore après ce jour de les embraffer tous !
Qui fe plait à m'ôter leur entretien fi doux ?

SANTERRE.

L'on peut vous amener votre fils, votre fille :
C'eft ainfi du fénat que la clémence brille :
Mais il a défendu qu'ici Louis Capet
Pût revoir Antoinette ou bien Elifabeth.

LE ROI.

Capet n'eft pas mon nom. Depuis que mes ancêtres
L'on porté, d'autres noms ont diftingué vos maîtres.
Mais pourrois-je m'attendre à d'autres traitemens
De qui fait violence aux plus nobles penchans ?

---

## SCENE VI.

LE ROI, CLERI, SANTERRE, LE MINISTRE DE LA JUSTICE, accompagné de quatre commissaires, membres de la Convention Nationale, et du Maire de Paris. Gardes.

LE MINISTRE.

De la part du fénat, nous venons vous apprendre
Que fa bonté confent à ce que vous puiffiez prendre
Tel

Tel confeil qui pourra le mieux vous convenir ;
Mais qu'auffi fans retard vous devez le choifir.
A vous fervir Target hautement fe refufe
Contre l'opinion dont le cri vous accufe.
Defeze, à fon défaût, Malesherbes, Tronchet,
D'être vos défenfeurs vous offrent le bienfait.
Le temps court; répondez. De leur fecours propice
Voulez-vous agréer le généreux office ?
Vous pourrez les voir feuls en pleine liberté.

LE ROI.

Annoncez que par moi leur zele eft accepté.

---

## SCENE VII.

LE ROI, *feul.*

Il eft donc à mon fort quelques êtres fenfibles !
Mais que pourront leurs voix contre ces cris terribles,
Que la haine accoutume à pouffer contre moi
Un peuple délirant qui ne veut plus de roi ?
N'a-t-il pas maffacré, dans fa fureur extrême,
Cette garde étrangere, honneur du diadême,
Ces chers Helvétiens, dignes de leurs aïeux,
Dont l'amitié pour moi fut un crime à leurs yeux ?
N'a-t-il pas, ô Seigneur ! immolé dans ton temple
Des prêtres, de ton culte & la gloire & l'exemple ;
Tes pontifes facrés, tous martyrs de ta loi,
Dont tout le crime étoit de te garder leur foi ?
Echappe à fa vengeance, ame noble & fidele,
Qui te multiplias pour me prouver ton zele,

O Bouillé ! toi qui fis le charme de tes jours
De l'espoir d'être aux miens d'un utile secours.
Et vous, membres chéris de ma brave noblesse,
Sur qui des factieux l'éloquence traitresse
Sut de la populace épuiser les fureurs,
Pour éloigner de moi le rempart de vos cœurs ;
Vous qui, loin de ces lieux, par tous les sacrifices,
Cherchez à m'obtenir des destins plus propices,
Croyez que, pour vous rendre à votre antique sort,
Votre prince avec joie affronteroit la mort.

---

## SCENE VIII.

LE ROI, L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

L'AMBASSADEUR. (*il se met aux genoux du roi.*)

POUR être à vos genoux j'ai franchi la barriere,
Sire, que m'opposoit un peuple téméraire.
Quoiqu'il ait dépouillé toute ombre de vertu,
Il a craint le pouvoir dont j'étois revêtu.
Ambassadeur d'un roi que vos destins affligent,
Né d'une nation dont les pas se dirigent
Vers ce que la grandeur a de plus généreux,
Je dois dire pour vous ce qu'ils forment de vœux ;
Et tracer à vos yeux ce qu'ils portent de haine
A la longue fureur qui sur vous se déchaîne ;
Mais dont on n'eût pas vu le Français enflammé,
Si son maitre trop bon ne l'avoit trop aimé.
Sire, de ce discours pardonnez la rudesse ;

De l'homme né méchant il faut user sans cesse ;
Pour faire le bonheur, de séveres moyens ;
Et sa liberté même a besoin de liens.
La bonté toutefois, quoiqu'elle soit extrême,
Paroit à l'homme simple émaner du ciel même ;
Et lorsqu'un souverain la porte dans son cœur,
Ses traitres ennemis sont des objets d'horreur.
Je viens donc déclarer en ce lieu que les vôtres,
Voulant vous avilir, sont devenus les nôtres :
Tant l'Anglais, qui se donne & donne ailleurs des loix ;
Prise celle qui veut qu'on respecte les rois.

LE ROI.

Vous ne m'étonnez pas : à ce grand caractere
Mon cœur reconnoissant retrouve l'Angleterre,
Dont Henri mon aïeul obtint l'heureux appui,
Quand d'ennemis nombreux conspiroient contre lui.
Mais les temps sont changés. Que peut votre courage
Contre ceux des Français de qui l'aveugle rage
A le bras aux forfaits familiarisé,
Sur qui de la raison le pouvoir est usé ?
Je viens de les entendre : ils ont la soif du crime
Qui me doit à leurs pieds abattre pour victime :
Dût même votre appui m'arracher au trépas ;
De leur perte mon cœur ne l'achéteroit pas.

L'AMBASSADEUR.

Sire, ce sentiment, quoique noble, est coupable ;
Et même son effet vous rendroit responsable
Du sang de tous les rois, que vos sujets pervers
Veulent faire répandre en ce vaste univers.
Il n'est point de contrée où leur vœu n'aboutisse

De livrer tout monarque au poison, au supplice;
Et, quoique parmi nous le ciel rendu serein
Offre un jour sans nuage à notre souverain,
Nous devons proclamer nos secours salutaires
Aux rois, qu'un Dieu créa ses amis & ses freres.
Peut-être qu'à nos voix ces Français frémiront:
Du moins à leur audace elles susciteront
Ce que l'Europe entiere a de vertus & d'hommes.
Peut-être à notre aspect cette France où nous sommes
Elle-même en son sein agitant ses tombeaux,
Y pourra ranimer les mânes des héros.
Il en est qu'a de vous éloigné l'espérance
De pouvoir rétablir un jour votre puissance,
Unis à votre amour du plus tendre lien,
Et dont pour vous l'Anglois deviendra le soutien.
« A ses propres enfans Albion d'une mere (*)
„ Ne bornera jamais le secours tutélaire:
„ De sa main bienfaisante elle veut adoucir
„ La douleur de tous ceux qu'a pu faire bannir
„ L'esprit de faction de leur terre natale.
„ De notre liberté c'est pour eux qu'elle étale
„ La flamme, & qu'elle étend ses rayons protecteurs
„ Sur qui de son asyle invoque les douceurs. „
Pourroit-elle jamais abandonner vos freres;
L'aîné, dont la sagesse est le fruit des lumieres;
Artois, dans le malheur se créant des vertus,
Promettant un grand prince, & tenant encor plus?
Pourroit-elle oublier Condé couvert de gloire,
Vous chérissant ainsi qu'il l'est de la victoire;
Et ces autres Français illustres exilés,

(*) *Imitation d'une strophe d'une ode angloise.*

Aimant pour vous les maux dont ils ſont accablés ?
Mais, Sire, je vais voir ſur un peuple infidele
Ce que pour vous encor peut l'ardeur de mon zele;
Et ſi tous mes efforts ne peuvent le changer,
L'Angleterre eſt du moins ſûre de vous venger.

LE ROI.

Entre deux nations quelle diſtance extrême!
Je ſuis abandonné de mon peuple que j'aime;
Et ce grand peuple anglois, dont je cauſai les maux,
Veut ici m'arracher des mains de mes bourreaux!
Je ne rejette pas vos généreux offices:
Même pour vous prouver ma foi dans vos ſervices,
Je demande qu'avant de ſortir de ces lieux,
A mon épouſe encor vous faſſiez vos adieux.
Flattez de quelque eſpoir ſa douleur trop amere.
Que ſais-je à quel excès on pouſſe ſa miſere!
La fille des Céſars peut n'avoir pas de quoi...

L'AMBASSADEUR.

Sire, je vous entends: repoſez-vous ſur moi.

(*Il ſort.*)

LE ROI.

O pere des humains! s'il eſt dans ta juſtice
Pour le ſalut commun que bientôt je périſſe,
Regarde avec bonté ma femme & mes enfans:
Mon fils, ma fille!.... Elle a dans ce jour quatorze ans!
A leur âge être aux fers! leur ſort me déſeſpere!
Les voilà, ces captifs!...

## SCENE IX.

LE ROI, LE DAUPHIN, MADAME ROYALE.

LE DAUPHIN.

MON pere!

MADAME ROYALE.

Ah! mon bon pere!
Vous voilà de retour.

LE DAUPHIN.

Nous avons eu bien peur
Qu'on ne vous fit du mal.

LE ROI.

Rendez grace au Seigneur,
Qui vous fait la faveur de me revoir encore:
Ses yeux aiment à voir que l'enfance l'implore;
Mais fongez que de vous il attend le defir
De voir fes volontés en tout point s'accomplir.

MADAME ROYALE.

Que Dieu faffe de nous ce qui pourra lui plaire!
Mais s'il alloit....

LE ROI.

Eh bien!

MADAME ROYALE.

Nous ôter notre pere!

LE DAUPHIN.

Des peres le meilleur !

LE ROI.

Avant qu'il fût à vous
N'étoit-il pas à Dieu, dont nous dépendons tous ?
Il veut que vous fachiez, (hélas ! au plus jeune âge,)
Que vivre fur la terre eft un dur efclavage ;
Et que c'eft par des croix qu'on y doit acheter
Le délice avec lui dans les cieux d'habiter.
Allons : ne pleurez plus.... Parlons de votre mere.

MADAME ROYALE.

Hélas !...

LE ROI.

Vous l'aimez bien ?

MADAME ROYALE.

Autant que notre pere.

LE ROI.

Votre mere fur vous doit avoir plus de droits.
Vous favez dans fon fein qu'elle vous a neuf mois
Portés avec fouffrance ; & combien fa tendreffe
A-t-elle plus que moi guidé votre jeuneffe,
Veillé fur tous vos maux ? Je ne vois que le ciel
Qui puiffe fuppléer un amour maternel.
Si ma mere vivoit, moindre feroit ma peine ;
Mes erreurs n'euffent point pefé deffus ma chaîne.
Et ma fœur ! je fuis fûr qu'elle a bien foin de vous.

MADAME ROYALE.

Pour nous elle s'oublie, & nous confole tous.

LE DAUPHIN.

D'auprès de nous pourtant quand elle se retire,
On la voit à genoux ; on l'entend qui soupire.

LE ROI.

Que Dieu de ses faveurs daigne enfin la combler!
Puissiez-vous, mes enfans, un jour lui ressembler!
(*Malesherbes*, *Tronchet & Deseze paroissent.*)
Mais je vois des amis, dont le cœur se dispose
Dans le nouveau sénat à soutenir ma cause:
Dites-leur que le vôtre en est reconnoissant.

---

## SCENE X.

LE ROI, LE DAUPHIN, MADAME ROYALE, MALESHERBES, TRONCHET, DESEZE.

MADAME ROYALE, *aux trois conseils du roi.*

Ah! combien il m'est doux de mon pere innocent
De voir des gens d'honneur embrasser la défense!
Si vous nous le rendez, je vous promets d'avance
Tout l'or & les bijoux que l'on me donnera;
Et de plus, le Seigneur vous récompensera.

LE DAUPHIN, *serrant les genoux de Deseze.*

Ah! faites-nous donner du lait, une chaumiere;
Nous en aurons assez si vous sauvez mon pere.

LE ROI.

C'eſt aſſez mes enfans : voici la fin du jour :
Je dois par bien des ſoins prévenir ſon retour.
Allez.

*( Ses enfans lui baiſent la main, & il les embraſſe. )*

---

## SCENE XI.

LE ROI, MALESHERBES, TRONCHET, DESEZE.

LE ROI.

LEUR cœur eſt bon ; mais encor leur langage
Eſt celui des enfans.

MALESHERBES.

Que diroit mieux le ſage ?

LE ROI.

Voici donc le moment que j'avois ſu prévoir :
Je ne me ſuis jamais bercé d'un faux eſpoir.
Depuis plus de trois ans ſous le fer de l'outrage,
Je vois des factieux ſe conſommer l'ouvrage ;
Et je rends grace au ciel, que, malgré leur effort,
Je puis d'un œil ſerein voir arriver la mort.
Quand ils ont en tumulte attenté ſur ma vie,
J'euſſe pu ſoupirer qu'elle me fût ravie,
Comme privé du temps d'expier mes erreurs,
Qui loin de moi du ciel éloignoient les faveurs.
Mais j'eſpere aujourd'hui que ma longue ſouffrance

M'aura de l'Eternel obtenu la clémence ;
Et plein de ſon amour, vous ne me verriez pas
M'embarraſſer du ſoin de ma gloire ici-bas,
Aux rois, pour leurs enfans, ſi d'un Dieu la loi ſage
N'ordonnoit de laiſſer l'honneur en héritage.
Vous, Tronchet, que du mien j'ai nommé défenſeur,
Et qui ne craignez point d'en être protecteur,
Quand celui que ma voix appelloit à votre aide,
Répond qu'il m'abandonne à des maux ſans remede ;
Le temps de la vertu vous donnera le prix,
Quand il couvre déjà Target de ſes mépris.
Et vous, mon digne ami, mon miniſtre fidele,
Qui juſqu'au dernier jour me prouvez votre zele ;
Et qui, lorſque la France abandonne ſon roi,
D'un pas précipité vous dévouez pour moi ;
Que puis-je vous offrir en ce moment ſuprême,
Que les remercimens d'un maitre qui vous aime ?
Vous, Deſeze, qu'on vit honorer ce barreau,
Dont tout membre à l'envi foſſoya mon tombeau ;
Le ciel vous réſervoit la cauſe la plus belle,
Celle de tous les rois ; dont tout peuple infidele,
Voulant braver un jour la tendreſſe & les droits,
Même ſur mon ſépulcre entendra votre voix.
Mon cœur pour prix au votre offre vos deſtinées,
Par la poſtérité que je vois couronnées.
Mais ſuivons notre objet. Quels ont été mes torts
Auprès de ces Français, qui mettent leurs efforts
A faire à mes malheurs ſuccéder le ſupplice ?
Ils n'ont point deſiré de moi de ſacrifice,
Que, par le faux eſpoir de les voir tous heureux,
Je ne me ſois hâté d'accorder à leurs vœux.

Malgré que ma puissance en pût être ébranlée,
Des états-généraux j'appellai l'assemblée ;
Et de la convoquer j'adoptai les moyens
Que je crus pouvoir plaire à plus de citoyens.
Comment, moi, dont les yeux se fermoient à l'intrigue,
Pouvois-je présumer que de plus d'une brigue
Les ressorts criminels s'armeroient contre moi,
Pour me forcer enfin à souscrire une loi
Dont tout le but étoit de m'enchaîner moi-même?
Nous vîmes s'ériger en tribunal suprême
Un foyer de discorde & de rebéllion,
Variant tous les jours sa constitution;
Où l'on ne s'accordoit que dans la seule vue
Que de pouvoirs ma main fût enfin dépourvue;
Où l'on m'abandonnoit au pénible embarras
D'avoir tort, agissant ou bien n'agissant pas.
Dans ce sentier obscur j'eus plus d'un mauvais guide;
Je cherchois la sagesse, & je devins timide :
Pour mon peuple il étoit aisé de m'ébranler ;
Et je signai la loi qui devoit m'immoler.
Alors, je l'avoûrai, je méritai le blâme ;
Souscrivant par foiblesse, & le projet dans l'ame
D'anéantir un jour ce code vicieux,
Ce qu'il offroit d'inique & d'impie à mes yeux ;
Il m'arrachoit les droits de ma prérogative;
Traités publics, trésor, armée & voix active,
Tout m'étoit enlevé. Lorsqu'enfin je voulus
De deux nouveaux décrets annoncer mon refus,
Il me fut démontré que dès long-temps le crime,
Pour la sacrifier, dépouilloit la victime.
L'on n'a pu cependant me reprocher jamais

D'avoir osé trahir les fermens que j'ai faits :
Et ma religion auroit feule à fe plaindre
De ce qu'elle m'a vu trop différer d'enfreindre
Ceux que contre fes loix j'avois pu prononcer,
Crainte de mes fujets de voir le fang couler.
Mais j'en ai dit affez, pour qu'au fond de mon ame
Vous ayez pu juger qu'y régnoit avec flamme
Cet amour paternel que j'eus pour les Français,
Et que n'ont pas encor affoibli leurs forfaits......
Mais je vois de la nuit déjà les voiles fombres
Entourer ce féjour de leurs premieres ombres.
Dans quelque endroit plus calme il nous faut travailler
Sur le chaos d'écrits donnés à débrouiller.
Puiffe fur les méchans en fortir la lumiere!
Et, quoique prêt à voir terminer ma carriere,
D'un roi fur fes fujets le triomphe eft bien doux,
S'il prouve qu'il n'a pas mérité leur courroux.

MALESHERBES.

Sire, votre défenfe eft déjà lumineufe:
Que ne puis-je affurer qu'elle doit être heureufe!
Mais tout eft incertain auprès d'un tribunal
Que de fon fouffle infpire un génie infernal.
Hélas!...

LE ROI.

Je vous entends: mais prêt à quitter ma demeure,
Je vois fans nul effroi venir ma derniere heure:
Vous me verrez fans trouble aller à l'échafaut....,
A ce fujet encor, Malesherbes, il faut
Que je vous dife ici ce dont en mon enfance
Ce qui m'environnoit amufa ma créance;

Que, lorsque de ma race un roi devoit mourir,
Dans la nuit au palais l'on avoit vu venir
De ses longs habits blancs une femme vêtue :
En vous rendant ici, ne l'auriez-vous point vue ?
Mon ami! vous pleurez.... Embrassez votre roi.
Pour prouver que la peur ne pouvoit rien sur moi,
Par un rire léger j'ai voulu vous distraire :
Mais je suis désolé de la douleur amere
Que vous a pu causer cet innocent propos.

MALESHERBES.

Allons, Sire; & que Dieu bénisse nos travaux!

*Fin du troisieme acte.*

# ACTE IV.

*Le théatre représente de nouveau le vestibule qui précede la salle où la Convention Nationale tient ses séances.*

## SCENE PREMIERE.

DUMOURIER, SANTERRE.

SANTERRE.

Seigneur, la voix publique aura dû vous instruire,
Qu'avec ce calme froid qu'un fond d'audace inspire,
Louis, en répondant au milieu du sénat,
Sur son mauvais destin a jeté quelque éclat.
J'ai vu couler des pleurs : j'en ai quelques alarmes.

DUMOURIER.

Que crains - tu ? Rien ne seche aussi tôt que les larmes
Et le parti d'ailleurs sur ce destin est pris :
Louis dans ses sujets n'a que des ennemis.
Attise cependant le feu qui les enflamme,
De ses jours sans retard pour qu'ils brisent la trame.
Tiens-en mon vœu secret. Contre les coups du sort
La prudence toujours doit s'assurer un port.
Aux souverains unis je vais porter la guerre;
Terrasser ou tromper ces tyrans de la terre :
Mes moyens séducteurs, ou mes braves soldats,
Doivent m'ouvrir l'entrée en leurs vastes Etats.
Mais contre mes succès si le destin conspire;
Si la France elle-même échappe à mon empire,

Nous saurons la soumettre il n'importe à quel roi
A nos prospérités qu'enchaînera sa foi.
Pour saisir au besoin ce dernier avantage,
Veille à me conserver le Dauphin pour ôtage.
Adieu : cours à ton poste. Ici je vois venir,
Orléans qu'on m'a dit vouloir m'entretenir.

---

## SCENE II.

LE DUC D'ORLÉANS, DUMOURIER.

LE DUC D'ORLÉANS.

Enfin sous nos efforts va tomber une tête,
Qui de tous les Français nous livre la conquête,
Si, réunis aux miens, vos secrets sentimens
Desirent profiter de ces heureux momens.
Du traitre Condorcet déjà le vœu s'explique,
De monter au sommet de notre république.
Sur le fatras obscur qu'il prépare de loix;
Il croit s'échafauder vers le trône des rois,
Et nous y régler tous, d'une nouvelle Rome
En y faisant asseoir aujourd'hui le fantôme.
Je sais que Péthion & lui sont résolus
De nous représenter Cassius & Brutus.
Rome seroit par nous bien plus réalisée,
Si notre ambition, loin d'être divisée,
Veut de la royauté sur les débris épars,
Comme on l'a vu jadis, élever deux Césars.
Tandis que vos succès étonneront la terre,
J'embraserai les mers des foudres de la guerre;
Et l'univers ainsi de nos efforts pressé,
A traiter avec nous doit s'offrir empressé.

Je crois à votre char, que guide la victoire,
Attacher le vrai prix d'une solide gloire,
Dont, si vous l'approuvez, il me sera très-doux
De partager un jour les charmes avec vous.

DUMOURIER.

Que ne vous dois-je pas pour cette offre sublime
Que me fait en ces lieux votre cœur magnanime,
Qui pourroit pour lui seul y proclamer les droits
Qu'il a, plus que tout autre, au trône de nos rois?
Mais d'un simple soldat excusez le langage:
Pour servir ma patrie employant mon courage,
Si de sa liberté j'assure le succès,
Fier de mon sort, j'aurai rempli tous mes projets.
Entre tous ces héros que retrace l'histoire,
Du seul Cincinnatus j'honore la mémoire,
Qui, couvert de lauriers cueillis dans les combats,
Dans sa charrue encor retrouvoit des appas.
Dans un calme rustique heureux qui se délivre
De ce pénible orgueil dont sa gloire l'enivre;
Et, d'un œil satisfait, ne veut voir qu'au lointain
Des peuples dont il fit le fortuné destin:
Sur-tout, si se livrant aux attraits de l'étude,
Il s'y fait un rempart contre l'ingratitude!
Si toutefois, seigneur, au trône des Français
Leur unanime vœu vous éleve jamais,
Assuré de vous voir changer en bienfaisance
Tout ce qu'ils auroient pu vous donner de puissance,
Malgré ce qu'on m'a vu de haine pour les rois,
Je serai le premier à respecter vos loix.
Je vôle à mon devoir.

SCENE

## SCENE III.

### LE DUC D'ORLÉANS.

Je n'ai pu le surprendre ;
Son cœur astucieux a bien su l'en défendre.
Mais d'un vil parvenu que puis-je redouter ?
Ne me reste-t-il pas d'ailleurs, pour le dompter,
Le temps, mon or, le sang qu'on dit qui m'a fait naître ?
Même il s'honorera de m'avouer pour maître.
Il craint l'ingratitude ! il en fit son état.
Mais voici le moment de me rendre au sénat :
J'en apperçois le chef.

## SCENE IV.

### LE DUC D'ORLÉANS, LE PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE.

LE PRÉSIDENT.

Citoyen, le temps presse :
Le tribunal s'assemble ; & sa haute sagesse
Des destins de Louis s'apprête à décider :
Sans doute vos conseils iront la seconder.

LE DUC D'ORLÉANS.

Oui : j'y cours. (*Il sort.*)

LE PRÉSIDENT.

Je triomphe : & fous ma préfidence
Le fénat va punir le tyran de la France :
Les peuples fous mon nom déformais ralliés,
Verront à leurs genoux les rois humiliés.

---

## SCENE V.

LE PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE, L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

L'AMBASSADEUR.

ARRÊTEZ un moment : Parlez, qu'allez-vous faire ?
Prouver à l'univers que votre caractere,
Doux autrefois, époufe une férocité
Qui furpaffe le tigre en fon atrocité ?
Qui peut vous faire ainfi rugir fur l'innocence,
Dévorer en fecret cette reconnoiffance
Que vous favez devoir au meilleur de vos rois ;
Pour le perdre, brifer tous vos codes de loix ?
Que vous reviendra-t-il de cet excès de crime ?
Si vos vœux effrénés font cheoir cette victime,
Vous la ferez bientôt de tout le genre humain,
Qui dans chaque Français verroit un affaffin.
Quoi ! de vos fénateurs la raifon aveuglée
Ne voit-elle donc pas l'Europe raffemblée,
Elevant fur leur tête un tribunal de mort,
De leur prince innocent s'ils terminoient le fort ?

C'eſt de l'humanité que la voix les implore,
Si vers eux ſes accens peuvent percer encore.
Louis, s'il eſt ſauvé, ſauve ſa nation :
S'il meurt, c'eſt le ſignal de la deſtruction :
Il ne reſtera pas ici pierre ſur pierre :
J'en donne pour garans le ciel & l'Angleterre.

LE PRÉSIDENT.

Auprès de magiſtrats tous au-deſſus des rois,
D'un ſimple ambaſſadeur le vœu n'a point de poids;
Quand à la liberté dreſſant un nouveau temple,
Ils vont aux nations donner un grand exemple.

L'AMBASSADEUR.

A l'Anglais d'être libre un exemple pareil,
Eſt la lampe de nuit qui prétend au ſoleil
Apprendre à diſperſer ſa brillante lumiere. (1)
De votre liberté déjà dans la carriere
Sont tombés avilis les perfides auteurs.
La Fayette enchaîné gémit ſur ſes erreurs :
Lameth mord en fureur la chaîne qui l'opprime :
Aiguillon, Monteſquiou, ſont la honte du crime :
Des coupes d'un mépris plus cruel que la mort
L'on abreuve à longs traits Gobel & Périgord.
De la Rochefoucault l'on fait le ſort étrange :
Barnave avec Necker ſont traînés dans la fange,
Cuſtine, Dumourier, jadis vils intriguans,
S'élancent vers la fin qu'ont les chefs des brigands.
Des meurtriers des rois tel ſeroit le ſalaire.....
Adieu : j'ai dit. (*Il ſort.*)

---

(1) *Penſée anglaiſe.*

LE PRÉSIDENT.

Courons remplir mon miniſtere.

---

## SCENE VI.

*Le fond du théatre s'ouvre, & l'on voit la Convention Nationale aſſemblée : les patriotes rempliſſent les tribunes.*

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE. SANTERRE.

LE PRÉSIDENT.

CITOYENS, ce grand jour eſt enfin arrivé,
Qu'à nos vertus le ciel ſemble avoir réſervé.
La France va juger celui qui fut ſon maître :
Pour la derniere fois Louis va comparoître.
Écoutons ſa défenſe ; & que notre équité
Dicte ſeule l'arrêt qui doit être porté.
A quel nombre de voix doit paſſer ſa ſentence ?

L'EVÊQUE DE CALVADOS.

Ce fut de tous les temps une loi dans la France
Que, pour pouvoir de mort y punir un ſujet,
Des juges les deux tiers en ſignaſſent l'arrêt.

ROBESPIERRE.

Dans des temps malheureux, par ces loix débonnaires,
On devoit adoucir l'excès de nos miſeres ;

Mais aujourd'hui qu'il faut prononcer fur un roi,
Par-deffus la moitié qu'une voix faffe loi.

LE PLUS GRAND NOMBRE DES VOIX.

Ainfi la nation le veut dans fa juftice.

LE PRÉSIDENT, *à Santerre.*

Faites venir Louis.

---

## SCENE VII.

LE ROI, LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE, MALESHERBES, TRONCHET, DESEZE. GARDES.

LE PRÉSIDENT.

QUEL organe propice,
Louis, à votre caufe avez-vous dévoué?
(*Le roi montre Defeze avec la main.*)

DESEZE.

C'eft moi dont fa faveur a le zele avoué.

LE PRÉSIDENT.

Parlez.

DESEZE.

Enfin ce jour nous offre fa lumiere;
Où la prévention voit brifer la barriere
Qu'à la juftice encore elle veut oppofer;
Où la liberté fainte aime à fe repofer

Sur la tête de tous, & de sa bienfaisance
Avec l'intégrité confirme l'alliance.
Mais Louis doit de vous attendre en son malheur,
Sinon plus de justice, au moins plus de faveur.
Car l'intérêt des rois, qu'excite l'infortune,
Ne peut jamais avoir une grandeur commune
Avec celui qu'on porte au citoyen privé,
Par l'infortune aussi que l'on voit éprouvé.
Vous aviez déjà vu Louis; & la défense
Que, sans se préparer, lui fit son innocence,
A ses plus nobles traits marqua la vérité :
Elle en eut tout le calme avec la dignité.
Je viens la démontrer; heureux si sa lumiere
Par moi pouvoit frapper la nation entiere;
Si, pour lui cette enceinte alors s'agrandissant,
Ma voix à tous les cœurs le montroit innocent.
Consultez, sénateurs, ce décret remarquable
Qui fit chez les Français le prince inviolable;
Qui, d'un très-grand pouvoir investissant le roi,
N'a pas cru personnels ses faits contre la loi;
Voyant de quel désordre un peuple est la victime,
S'il accuse son prince, & peut juger son crime.
Cette sécurité fut la condition
Du pacte de Louis avec la nation.
A parjurer ce pacte, on veut, s'il s'abandonne,
Qu'il soit dit seulement abdiquer la couronne:
Du mot de *déchéance* on n'ose se servir;
Tant aux yeux de l'état on craint de l'avilir.
Contre tous ses sujets guidât-il une armée,
Dernier excès d'une ame au crime accoutumée.
La loi que lui donna la constitution

N'a fait que préfumer fon abdication,
Des fimples citoyens qui le met dans la claffe.
Jufques-là, c'eft à part qu'on a marqué fa place,
Et réglé qu'on ne peut le foumettre à la loi,
Pour fes délits commis alors qu'il étoit roi.
Ainfi, quand le fénat qui fit nos deftinées
Eut fuivi, malgré nous, des routes erronées,
De le deftituer nous avions le pouvoir,
Mais non pas de punir l'oubli de fon devoir.
Ou l'on n'a pas prévu dans votre loi nouvelle
Ce qu'on voit en Louis de marche criminelle:
Il eft dès-lors abfous; car jamais un délit
N'eft jugé que d'après la loi qui le profcrit.
Ou vos loix ont prévu ce qu'on prête de crime
A ce prince, & fixé fa peine légitime:
Dès-lors, il eft affreux de vouloir la changer,
Et d'en porter une autre, afin de l'infliger.
La nation put bien changer fa loi fuprême;
Mais le fort de Louis refta toujours le même.
Lorfque chacun de vous fut ici député,
Vous trouvates ce prince en fa captivité:
Pourquoi ne pas alors prononcer fa fentence?
La royauté par vous perdant fon exiftence,
Et fur fon poffeffeur ne laiffant plus de loi,
Pourriez-vous en créer contre votre ancien roi?
Sénat législateur, accufateur & juge,
Contre votre puiffance où feroit le refuge?
Qui pourroit foutenir que, quand un fouverain,
Peuple ou roi, de l'état à changé le deftin,
D'après fes nouveaux plans on doit juger coupable
Quiconque jufques-là s'offrit imperturbable

Dans les anciennes loix qu'on dut exécuter?
Contre vos jugemens tout me fait insister.
Où m'offre ce sénat les trois pouvoirs suprêmes
Qui, pour le bien public, se balancent eux-mêmes,
Sans lesquels il n'est point de constitution?
Où sont ces magistrats de qui l'opinion,
Saintement épurée au creuset du silence,
Fait dans l'urne du juge entrer sa conscience?
Quel soin pieux ici rassembla les moyens,
Dont, pour justifier l'homme dans les liens,
La loi même au coupable accorda le refuge?
Je vois l'accusateur; je ne vois point le juge.
Vous voulez prononcer sur le sort de Louis,
Quand contre lui l'Europe a su vos vœux émis?...
Mais de ce prince encor quel peut être le crime?
De l'amour de son peuple il fut toujours victime:
C'est pour lui qu'il manda les états-généraux;
De vos prédécesseurs qu'il aida les travaux.
Jamais de ses soldats il n'invoqua les armes,
Que pour calmer le trouble & chasser les alarmes.
Il épousa vos loix avecque cette ardeur,
Qui le fit de l'état nommer restaurateur.
Et qui pourroit nombrer ce que de sacrifices
Firent à ses sujets ses vertus protectrices?
Leur éclat est certain; tandis que des écrits,
Interprétés, tronqués par ses noirs ennemis,
Enlevés, supposés peut-être en son absence,
Restent pour seuls témoins contre son innocence. (3)
Pour en pouvoir flétrir l'auguste pureté,

---

(3) *Troisieme renvoi de vers à la fin de la piece.*

Faut-il qu'à crime, hélas! il lui soit imputé
D'avoir à deux décrets refusé de souscrire;
A celui dans Paris qui vouloit introduire
Des essains de soldats jeunes, licencieux,
Qui venoient apporter le trouble dans ces lieux;
Comme à cette autre loi, qui vouloit que nos prêtres,
Du parjure ennemis, fussent punis en traitres?
Est-ce là, sénateurs, ce bienfait si vanté,
Qu'à la France on nomma du nom de liberté,
Qu'un cruel despotisme armé par la licence,
Ensemble violant d'un roi la conscience; (4)
Et dont l'œil soupçonneux même y voit criminel
Tout élan généreux de l'amour fraternel?

Mais jetons nos regards vers la sombre journée,
Qui fit voir à Louis une brigue acharnée
A tenter tout moyen de lui percer le flanc,
A le rendre du moins responsable du sang
Que l'on faisoit verser pour lui prêter un crime.
Vos succès, de ce jour depuis qu'il est victime,
Vous demandent pour lui la générosité:
Mais il n'invoquera que la seule équité.
Rappellez au vingt juin la noble résistance
Qu'on le voit opposer aux flots de la licence:
Le crime s'en agite. On accuse Louis
D'avoir dans son palais les moyens recueillis
De détruire son peuple. Alors il sollicite
Du maire de Paris une exacte visite
De ce palais funeste où l'on le tient aux fers.

---

(4) *Quatrieme renvoi de vers à la fin de la piece.*

Pour remplir ce devoir deux citoyens offerts,
Laissent couler les jours, & gardent le silence,
Sans que de leur monarque ils cédent à l'instance,
Au sénat il transmet son cruel embarras,
Sur lequel le sénat ne délibere pas.
Des pouvoirs réunis alors il s'environne.
Au dix août enfin l'heure du crime sonne :
Le peuple marche, avance : ivre de ses transports,
De ses municipaux bravant tous les efforts,
Fait éclater près d'eux les foudres de la guerre.
Le syndic de Paris, au bruit de leur tonnerre,
Du danger menaçant vient avertir le roi,
Qui déjà du sénat reclame quelque loi,
Dont l'effet puisse enfin calmer la multitude :
On le livre aux horreurs d'une épreuve aussi rude ;
Et c'est alors qu'il vint se jeter dans les bras
Des mêmes sénateurs qui ne l'exauçoient pas.
Hélas ! une heure après notre malheur commence....
Que d'un jour désastreux la barbare influence
Cesse dans ce moment d'occuper vos esprits,
Hommes justes ! pour voir quel mal a fait Louis.
Est-ce après du sénat qu'il fut dans l'assemblée ?
De lui nulle ordonnance alors n'est émanée.
Qui donc de ces fureurs a provoqué le cours,
Engagé le combat ? Sans doute que toujours,
De même que Louis, l'ignorera l'histoire.
Seroit-ce que le roi d'une action si noire
Avoit pu méditer les horribles succès,
Avant que de se rendre au sénat des Français ?
Mais tout a témoigné ses projets de défense,
Et non ceux d'attaquer le peuple en sa démence,

Si de sa garde Suisse on le vit s'entourer,
Nulle loi n'ordonnoit qu'il dût s'en séparer.
Des postes du palais si faisant la visite,
Le maire de Paris resta dans la limite
Où le sénat avoit renfermé son pouvoir,
Louis a-t-il passé les bornes du devoir,
Des soldats de sa garde en faisant la revue,
Pour se mettre à couvert d'une attaque prévue ?
Il dut de sa défense employer les moyens.
Mais peut-on l'accuser d'avoir des citoyens
Ordonné que le sang dût alors se répandre,
Lui, de ses ennemis qui loin de se défendre,
De Varenne aima mieux revenir prisonnier,
Que d'un de ses sujets de voir le sang couler.
France, la liberté pour lui te fut donnée;
Et ta main a la sienne aux fers abandonnée:
Sur ton noble séant aujourd'hui leve-toi,
Pour protéger l'honneur & les jours de ton roi.

LE PRÉSIDENT.

Louis, vous reste-t-il des moyens de défense?

LE ROI.

Pour démontrer ici ma profonde innocence,
Mon défenseur n'a pas oublié de moyen :
Mais d'avoir fait verser le sang du citoyen,
Je vois avec douleur qu'on m'impute le crime
Comme un projet. Mon cœur, qui peut-être s'exprime
Pour la derniere fois près de vous aujourd'hui,
Désavoue un dessein trop indigne de lui.

LE PRÉSIDENT.

Allez : retirez-vous.

## SCENE VIII.

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE. SANTERRE.

SANTERRE.

Avec impatience
La nation attend de Louis la ſentence:
Mais je crois, ſénateurs, devoir vous prévenir
Qu'elle juge qu'il a mérité de mourir;
Que ſi vous trahiſſiez ſur ce point ſon attente;
Rien ne peut à vos loix la rendre obéiſſante.
Veuillez ſur cet objet reſſerrer vos débats;
Ou du peuple long-temps je ne répondrois pas.

LE PRÉSIDENT.

Il ſuffit.

## SCENE IX.

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE.

LE PRÉSIDENT.

Sur Louis que vote l'Aſſemblée?

PETHION.

Quelle intrépidité ne feroit ébranlée,

Quand elle doit foumettre au glaive de la loi
Un mortel impofant que l'on a nommé roi ?
Je ne peux de Louis diffimuler le crime :
Je crois que comme traitre il faut qu'on le victime :
Mais nous feuls n'avons pas le droit de le juger ;
Puifque le peuple un jour peut nous interroger
Sur l'abus d'un pouvoir, fruit de fa confiance.
Je vote pour fa mort : mais de toute la France,
Sur un pareil objet, je penfe que l'aveu
Doit, nous fervant d'égide, affermir notre vœu.

ROBESPIERRE.

Que parlez-vous ici de confulter encore,
Pour punir fon tyran, un peuple qui l'abhorre ;
Lorfque, pour recevoir elle-même vos loix,
La nation vous a confié tous fes droits ?
Les factieux rendroient fes volontés obfcures,
Quand de l'agriculteur, les voix encore pures
Dans les cités toujours cédent au cri conftant,
Que de l'ariftocrate hurle le fentiment ?
Tant que d'un roi chez nous reftera le veftige,
Des traîtres, des tyrans faifiront ce preftige,
Dans le piege auffi-tôt pour nous envelopper.
Je dis que fans retard le bourreau doit frapper
Ce Louis qui s'ofa parer d'une couronne,
Et qu'on nous a prouvé même indigne d'un trône.

RABAUD DE S. ETIENNE.

Citoyens : la lenteur eft fœur de l'équité.
Prouvons à notre fiecle, à la poftérité,
Que trop d'ardeur n'a pas dirigé la juftice,
Qui veut que de Louis le trépas s'accompliffe.

Penſez qu'à Londres Charle ayant ſubi le ſien,
Et Cromwel n'étant plus, on vit le citoyen
Qui n'avoit pas voté ſur la mort de ſon maître,
Des ſupplices du juge avec feu ſe repaître.
Quand je crois que Louis a mérité la mort,
Je dis que c'eſt au peuple à décider ſon ſort.

L'ÉVÊQUE DE CALVADOS.

Et moi, qui de Louis vois l'ame criminelle,
Je crois que de ſa mort la ſentence cruelle
Aux yeux du genre humain pourra nous dégrader,
Quand de ſa vie encor nous pouvons nous aider.
Un peuple de ſon roi qui peut prendre vengeance,
Eterniſe ſa gloire en uſant de clémence;
Et quand pour l'immoler il uſe de ſes droits,
Il arme contre lui des peuples & des rois.
Mais que Louis captif devienne votre otage;
Ou bien, pour le bannir, rompez ſon eſclavage:
A votre liberté ſon exil ou ſes fers
Feront avec le temps concourir l'univers.

CONDORCET.

Le temps, de qui la faux moiſſonne ſur la terre
Ce que de préjugés dès long-temps elle enſerre,
Et qui fonde les droits de la ſociété
Sur ceux de la raiſon & de l'humanité,
Enfin a loin de nous chaſſé les loix atroces
Des tyrans couronnés, de ces êtres féroces,
Au niveau de la brute abaiſſant les humains,
Et prétendant ſur eux avoir des droits divins.
Hâtons-nous de punir leur criminelle audace:
Commençons dans Louis de proſcrire leur race.

De ce violateur de loix & de fermens
Plus tôt nous punirons les crimes effrayans,
Et plus tôt d'un beau jour la féconde lumiere
Couvrira de fes dons la nation entiere.
Le glaive de Louis doit terminer le fort :
Mais fi l'humanité repugne qu'à la mort
On puiffe condamner les plus affreux coupables,
Que, pour rendre fes jours à jamais miférables,
On cherche un long fupplice à fon cœur criminel.

LE DUC D'ORLÉANS.

Je vote qu'en ce jour ( & n'admets point d'appel,)
A Louis le bourreau faffe perdre la vie;
Convaincu qu'elle doit toujours être ravie
A qui de fa patrie a jamais attenté,
Ou bien attentera contre la liberté.

UNE VOIX.

Dans la France Louis brifa la fervitude :
Sa touchante bonté fe fit même une étude
Des moyens d'adoucir le fort du criminel;
Et mit la tolérance à côté de l'autel.
Qu'on abfolve Louis.

QUELQUES VOIX.

Plutôt qu'on le banniffe.

QUELQUES VOIX DE PLUS.

Que l'on le mette aux fers.

LE PLUS GRAND NOMBRE DE VOIX.

Qu'on le mene au fupplice.

PLUSIEURS VOIX.

Que fon deftin ne foit décidé qu'à la paix.

PLUSIEURS AUTRES VOIX.

Que le peuple sur lui confirme nos décrets.

LE PRÉSIDENT, *au ministre de la justice.*

Qu'on recueille les voix ; & qu'en forme publique
De chacun d'entre nous la volonté s'explique.

---

## SCENE X.

LE PRÉSIDENT ET LES MEMBRES DE LA CONVENTION NATIONALE. MALESHERBES ; TRONCHET, DESEZE.

MALESHERBES, TRONCHET ET DESEZE, (*ensemble.*)

Que les conseils du roi puissent être entendus.

LE PLUS GRAND NOMBRE DE VOIX.

Après que sur Louis nos vœux seront connus.

LE MINISTRE DE LA JUSTICE, (*après avoir recueilli les voix.*)

Sur sept cent-vingt & un oracles de justice,
Trois cent-soixante & cinq votent pour le supplice.

LE PRÉSIDENT.

Le sénat de Louis prononce le trépas.

DESEZE, (*s'adressant au Président, à qui il remet un écrit.*)

Arrêtez & lisez... Dieu ! ne permettez pas
Que ce trépas affreux flétrisse notre histoire.

LE

LE PRÉSIDENT *lit.*

« Je dois à ma famille, ainsi qu'à ma mémoire,
„ D'interjetter appel contre tout jugement
„ Qui me charge d'un crime en étant innocent :
„ Je porte cet appel à la nation même,
„ Qui dessus le sénat est le juge suprême.
„ A mes bons défenseurs je donne plein pouvoir
„ D'user de tous moyens dont ils croiront devoir
„ Se servir, pour prouver mon entière innocence.
„ LOUIS. „

DESEZE.

Quoi! citoyens, de Louis la défense
A donc sur vos esprits demeuré sans effet?
Je le demande encor : quel mal vous a-t-il fait?
Des plus cruels tourmens je soutiendrai l'épreuve,
D'aucun crime de lui si l'on m'offre la preuve.
Et quoi donc, dans vos cœurs la plaintive équité
Ne rappelleroit pas du moins l'humanité?
La mort de l'innocent auroit pour vous des charmes!
L'univers attendri verse un torrent de larmes;
Mais bientôt ce seront ses larmes de fureur
Qui baigneront vos murs frappés par la terreur.
Le passé, le présent, l'avenir, tout s'explique :
Je vois fondre les maux sur notre république,
Si vous versez le sang du plus sage des rois,
Dont la terre jamais ait révéré les loix.

TRONCHET.

Depuis que du barreau j'ai suivi la carriere,
Que des lois des humains j'ai saisi la lumiere,
J'ai vu que leur justice abhorroit qu'à la mort

On condamnât un homme, à ce funeſte ſort
Quand ne ſouſcrivoient point les deux tiers de ſes juges,
Quels cœurs à l'infortune offriroient des refuges,
Seroient clémens, ſinon les cœurs des ſouverains?
Ce que Louis priſoit le plus de ſes deſtins,
Etoit au criminel de pouvoir faire grace,
De ſauver l'innocent. Plus haute eſt votre place:
Vous régnez; vous jugez: mais de ce double état
Doit de l'intégrité mieux reſſortir l'éclat.
Les voix qui de Louis ont voté le ſupplice,
N'excedent que de cinq le nombre plus propice
De celles qui voudroient voir émaner de vous
Des décrets plus prudens ou des arrêts plus doux.
Lorſqu'on doit balancer le crime & l'innocence,
La partialité peut paſſer pour vengeance.
Je réclame pour vous qu'on rapporte la loi
Sur le nombre à la mort qui peut juger un roi.

MALESHERBES.

Ma voix ne peut percer à travers de mes larmes:
Mais ſi l'humanité pour vous a quelques charmes,
Loin de vous, ſénateurs, d'en éloigner l'effet,
Faites-vous rapporter ce funeſte décret.

ROBESPIERRE.

J'avoûrai, citoyens, que Louis dans ſon ame
A de quelques vertus alimenté la flamme:
Mais ici de l'état la ſeule ſureté
Veut que votre décret ſoit de tous reſpecté;
Que ſon effet ſoit prompt; & même je m'étonne
De ces conſeils hardis auxquels on s'abandonne.
Que l'on puniſſe donc comme perturbateur

De l'appel de Louis tout nouveau défenseur.
Il faut en annuller l'insolente requête.

LE DUC D'ORLÉANS.

Tel est le vœu public.

LE PLUS GRAND NOMBRE DE VOIX.

Oui.

LE PRÉSIDENT.

Le sénat rejette
L'appel au peuple offert trop témérairement ;
Et s'y refuse enfin irrévocablement.

DESESE, *fondant en larmes & s'adressant au président.*

Lisez le dernier vœu de la douce innocence
Qu'à ses malheurs le ciel a résigné d'avance.
Le voici. (*Il lui remet un écrit.*)

LE PRÉSIDENT *lit.*

« Je demande un délai de trois jours,
„ Avant que de ma vie on termine le cours,
„ Pour tâcher devant Dieu d'être prêt à paroître ;
„ Que vers ce grand objet on me laisse le maître
„ Et libre de voir ceux qui devront me guider ;
„ Qu'au moins en ces momens on veuille m'accorder,
„ Que des municipaux la longue surveillance
„ Cesse de me gêner enfin de sa présence ;
„ Et qu'il me soit permis de voir en liberté
„ Ma famille avec moi dans la captivité.
„ Mon cœur la recommande à la sollicitude
„ Des Français ; comme aussi ceux d'entr'eux dont l'étude,
„ En s'attachant à moi, fut de me bien servir ;

» Qui sont chargés d'enfans, ou que j'ai vu vieillir;
» Louis. »

ROBESPIERRE.

De ce sénat la faveur indulgente
A prévu de Louis les vœux que l'on présente :
Tous sont presque accueillis : mais on ne peut jamais
Des trois jours qu'il demande accorder les délais ;
Et dans ce même jour sa mort est nécessaire.

LE PLUS GRAND NOMBRE DE VOIX.

Que l'on n'élude plus cet arrêt salutaire.

LE PRÉSIDENT.

Ministre du sénat, hâtez-vous d'avertir
Ce Louis qui fut roi, qu'il est temps de mourir.

*Fin du quatrieme acte.*

# ACTE V.

*Le théatre représente une seconde fois une des salles du Palais du Temple.*

## SCENE PREMIERE.

LE ROI.

IMPÉRIEUX penchant qui fais aimer la vie;
Toi qui contre l'horreur de me la voir ravie
Cherches à révolter mes timides esprits,
Cesse de ses douceurs de me vanter le prix.
Des coupes de l'opprobre & du fiel abreuvée,
Mon ame est par ses maux trop long-temps éprouvée;
Pour regretter le peu de ces heureux momens
Dont l'éclat s'est perdu dans la nuit des tourmens.
De jours plus fortunés j'abjure l'espérance.
Le bonheur ici-bas fuit loin de l'innocence.....
Qu'ai-je dit? & devant le souverain des cieux,
Ai-je cette innocence agréable à ses yeux?
Près de l'éclat qui ceint sa pureté sublime,
Notre jour le plus pur a des ombres de crime.
Pour expier les miens tombai-je de trop haut,
Si je suis renversé du trône à l'échafaut?
Oserai-je trouver cette peine infinie,
Qui pourroit à ma mort joindre l'ignominie;
Quand la Vertu des cieux, le Créateur des rois?

De ſon trône éternel tomba ſur une croix ?
Trop heureux, ſous la terre en jetant ma couronne,
Si je puis moiſſonner celle que le ciel donne !
Toutefois, ô Seigneur ! pardonne les accens
Que la nature encor m'arrache en ces momens.
C'eſt de toi que je tiens une épouſe chérie :
Les poiſons de la mort alimentent ſa vie :
Des fureurs des méchans daigne la délivrer :
Mon cœur tremblant pour elle oſe t'en conjurer.
Ainſi, ſur mes enfans, victimes innocentes,
Lorſque l'oppreſſion leve ſes mains peſantes,
Pour que ſon poids affreux ne les écraſe pas,
Permets-moi d'implorer la force de ton bras.
Que, propice aux vertus, ta charité ſoutienne
Ma ſœur, qui ſut porter la moitié de ma chaine,
Sans perdre un ſeul inſtant ſa douce égalité !
Que ton culte permis luiſe à ſa liberté !
Et pourquoi dans ton ſein, abyme de clémence,
Ne remettrois-je pas les deſtins de la France ?
Eclaire mes ſujets, que l'enfer a ſurpris;
Et que de mon trépas leur ſalut ſoit le prix.
Et toi, qui vers les cieux montas d'un vol rapide,
Que j'ai tant regretté de n'avoir plus pour guide,
De crainte de me voir trébucher à ma fin,
O mon pere ! à ton fils daigne tendre la main,

---

## SCENE II.

LE ROI, MALESHERBES, TRONCHET, DESEZE.

MALESHERBES.

SIRE !

LE ROI.

Eh bien : parlez.

MALESHERBES.

Vous avez du courage :
A ſon pouvoir ſur vous je croirois faire outrage
En vous diſſimulant que l'arrêt eſt porté,
Et que votre trépas vient d'être décrété.

LE ROI.

*Tant mieux* (*) : c'eſt me tirer de cette incertitude,
Qui pour tous les mortels eſt le ſort le plus rude.

(*Il ſe promene penſif, & revient.*)

Vous êtes déſolés que vos efforts pour moi
Soient reſtés ſans ſuccès. Du moins, de votre roi
Si l'âme eſt dans les cieux, de ſa reconnoiſſance
J'eſpere que ſur vous agira l'influence.

( *A Malesherbes.* )

Mon ami, vous avez ſans doute pris le ſoin

(*) *Paroles du roi.*

D'appeller le fecours dont cette ame a befoin :
De Fermond.....

MALESHERBES.

Il viendra..... Mais je vois le miniftre
Qu'a chargé le fénat de fon ordre finiftre.

MALESHERBES, TRONCHET ET DESEZE, *enfemble.*

Notre cher prince !

LE ROI.

Adieu, mes bons amis ; adieu :
Souvenez-vous de moi. ( *Ils fortent.* )

---

## SCENE III.

LE ROI, LE MINISTRE DE LA JUSTICE, ACCOMPAGNÉ DU SECRETAIRE DU CONSEIL, DE DEUX MEMBRES DU DÉPARTEMENT DE PARIS, ET DU MAIRE DE CETTE VILLE. CLERI.

LE MINISTRE.

Nous venons en ce lieu
Vous déclarer, qu'enfin du fénat la juftice
A prononcé l'arrêt de votre prompt fupplice ;
Mais toutefois, qu'avant qu'il foit exécuté,
Il veut bien à vos vœux céder la liberté
De voir votre famille, auffi bien que ce prêtre
Qui doit près votre Dieu vous aider à paroitre.

( *Ils fortent.* )

CLERI.

Peut-on traiter ainsi le fils de tant de rois?

LE ROI.

Du Dieu qui le permet je n'entends que la voix.

---

## SCENE IV.

LE ROI, LA REINE, ELISABETH.

LA REINE.

Mon cher époux!

ELISABETH.

Mon frere!

LE ROI.

Epargnez-moi vos larmes.
Mon cœur à vous revoir qui trouve tant de charmes
Vous invite à fuſpendre un moment vos ſanglots,
Pour jouir près de vous de l'oubli de ſes maux.
N'avions-nous pas prévu le jour inévitable,
Que devoit amener cette haine implacable
Que la philoſophie & ſes membres pervers
Vouoient aux rois, ainſi qu'au Dieu de l'univers?
Ce temps étoit marqué par le courroux céleſte:
Non que je puiſſe voir pour moi comme funeſte
Ce trépas, que Dieu veut qu'on me faſſe ſubir;
Il éleve mon ame au plaiſir de mourir
Réſigné pleinement à ſa volonté ſainte:
Mais c'eſt pour mes ſujets que me reſte la crainte

Qu'ils n'éprouvent bientôt la colere des cieux,
Que leur vœu de ma mort doit allumer contr'eux.
Pour vous, qui connoiſſez ce peu que vaut la vie ;
Qu'en ſon cours la vertu du vice pourſuivie
Rarement ſur la terre a quelques doux momens ;
Préſentez plus de calme à mes derniers inſtans.
Encore peu de jours, & le Dieu de nos peres
De ce que j'aime ici finira les miſeres :
Sa clémence bientôt me daignant exaucer,
Dans ſon ſein ſur mon ſein je pourrai vous preſſer.
Veillez, en attendant, à ce que rien n'arrête,
Sur votre cœur qu'il veut, tous ſes droits de conquête,
Vivez d'après ſon ordre, & mourez dans ſa loi.

*( De Fermond paroît. )*

Mais n'eſt-ce pas ici De Fermond que je vois ?
Ah venez!.. vous ma femme,& vous ma ſœur bien chere,
Pour moi veuilliez au ciel offrir votre priere.

---

## SCENE V.

*Le fond du théatre s'ouvre : il eſt tendu de noir, & foiblement éclairé de lumiere. Le roi ſe met à genoux, & ſe proſterne. L'abbé de Fermond s'aſſied auprès de lui, & tient un crucifix dans ſes mains. Le roi ſe confeſſe.*

LA REINE, ELISABETH, *(ſur le devant du théatre. )*

ELISABETH.

DIEU puiſſant, ta victime eſt auprès de l'autel ;
Porte ſur ſon offrande un regard paternel :

Si jamais elle a pu te faire quelque offenſe,
Que ce grand ſacrifice à tes yeux la compenſe :
Sous la croix de ton fils les ſiens humiliés
De tout ce qu'il aima ſont hommage à tes pieds.
Femme, freres, enfans, ſœurs, ſujets & couronne
Forment ſon marche-pied pour monter vers ton trône.
Tous tes fléaux, Seigneur, ſont tombés ſur ſon front :
Il boit juſqu'à la lie & la peine & l'affront;
Et n'étoit à ſon Dieu de l'homme la diſtance,
Je vois avec ton Chriſt ſes traits de reſſemblance.
Daigne agréer l'hoſtie & la purifier,
Lorſque ſon peuple ingrat va la ſacrifier.

LA REINE.

Si je ne défaillois en mon malheur extrême,
Oui, j'interrogerois ta puiſſance ſuprême,
Grand Dieu ! ſur cet arrêt porté contre un époux,
Quand moi ſeule j'ai dû mériter ton courroux.
Je n'ai point vu Louis à ta loi réfractaire ;
Tandis qu'indifférente aux moyens de te plaire,
Et de ce monde vain épriſe de l'attrait,
J'ai de tes ſaints avis négligé le bienfait.
Pourquoi ne pas frapper celle qui fut coupable
D'avoir pu s'éloigner de ton culte adorable ;
Et des mains des bourreaux laiſſer trancher le cours
Des jours de ce cher roi qui t'adora toujours ?
Si quelque erreur pourtant put égarer ſon ame,
Que de ton ſacrement l'effet que je réclame
Epure l'holocauſte à ta grandeur offert;
Et qu'aujourd'hui ton ſein à Louis ſoit ouvert.

LE ROI, *toujours dans une ſituation proſternée.*

Dieu ! qui lis dans mon cœur que l'excès de ma peine

Eſt d'avoir offenſé ta bonté ſouveraine,
Daigne accorder ma grace à mon vif repentir!
Ton Fils eſt ma rançon; & j'oſe te l'offrir.

DE FERMOND.

Sur tous vos ennemis vous donnant la victoire,
Que Dieu vous faſſe aſſeoir au ſéjour de ſa gloire!
Au nom de l'Eternel, Créateur, Verbe, Eſprit,
J'abſous tous vos péchés; & ma main vous bénit.
Louis, allez en paix, aſſuré que la grace
De votre Rédempteur ſur vous eſt efficace:
J'oſe la garantir.

*( Ils s'avancent ſur le devant de la ſcene ; & le fond du theatre ſe ferme. )*

LE ROI.

Ne m'abandonnez pas.

DE FERMOND.

Je vous laiſſe un moment, & reviens ſur mes pas.

---

## SCENE VI.

LE ROI, LA REINE, ELISABETH, LE DAUPHIN, MADAME ROYALE.

MADAME ROYALE.

OH! mon pere! eſt-ce vrai ce qu'on vient de nous dire?

LE ROI.

Eh bien, quoi?

LE DAUPHIN.

Que l'on va vous mener au martyre ?

LE ROI.

Oh ! mes enfans ! s'il eſt agréable au Seigneur,
Vous ne ſauriez aſſez en bénir la faveur.

MADAME ROYALE.

Nous ne vous verrions plus !

LE DAUPHIN.

Ah ! permettez, mon pere,
Que j'aille des Français appaiſer la colere :
Je courrai dans Paris les prier à genoux
De me faire aujourd'hui mourir au lieu de vous.

LE ROI.

Mon fils, il faut ſavoir mourir quand Dieu l'ordonne :
Mais, du martyre au lieu d'obtenir la couronne,
On riſque de la perdre, en allant expoſer
Des jours dont il lui plait autrement diſpoſer.

LA REINE.

Pour nous tous, mon ami, que peut être la vie,
Quand ſi cruellement elle vous eſt ravie ?

MADAME ROYALE.

Nous boirons tous les jours la douleur comme l'eau,
Si des méchans ainſi vous mettent au tombeau.

ELISABETH.

Sur nous du Tout-puiſſant que l'ordre s'accompliſſe !
Mais joyeux nous courrions tous enſemble au ſupplice.

LE ROI.

Ce desir généreux me prouve votre amour :
Mais c'est Dieu qui vous veut encor laisser le jour.
On ne peut dans les cieux prétendre à la victoire,
Que lorsqu'on ne peut rien faire ici pour sa gloire.
Cessez de vous livrer à d'inutiles vœux;
Et mettons à profit des instans précieux.
Chere épouse, agréez mon repentir sincere
De ce qui de ma part put jamais vous déplaire;
Comme au vôtre le mien se plait à relâcher
Ce qu'il put envers moi jamais se reprocher.
Pardonnez tous les maux dont je vous suis la cause.
Et, puisque de mes jours l'Etre éternel dispose,
Je dois recommander à vos soins mes enfans,
Pour qui j'ai reconnu vos tendres sentimens.
Faites-en des chrétiens & *des honnêtes hommes*; (*)
Faites-leur regarder de ce monde où nous sommes
Les pénibles grandeurs, si, trop infortunés,
A supporter leur joug ils étoient condamnés,
Comme des biens toujours dangereux, périssables;
Mais aussi, comme seuls solides & durables,
Comme alliant la gloire à la félicité,
Ceux qu'aux jours vertueux promet l'éternité.
Mes enfans, aimez-vous ainsi que je vous aime;
Restez toujours unis; mais du maitre suprême
Gardez sur-tout la loi. Soumis, obéissans,
Pour votre mere ayez des cœurs reconnoissans :
C'est à vous rendre heureux qu'elle a placé sa gloire;
Et vous en souvenir, c'est garder ma mémoire.

(*) *Testament du roi.*

Vous, mon fils, si jamais une trop dure loi
Doit vous faire subir le malheur d'être roi,
De vos concitoyens que le destin prospere
Occupe, en le cherchant, votre ame toute entiere;
Ne conservez jamais aucun ressentiment :
La haine déshonore un roi qui la ressent:
Et rappellez-vous bien que mon ame réprouve
Votre ressouvenir des chagrins que j'éprouve.
Plutôt, de vos sujets pour faire le bonheur,
Songez qu'il faut des loix régner par la vigueur;
Qu'un roi ne leur obtient le respect nécessaire,
Et qu'il ne fait jamais le bien qu'il voudroit faire,
Que lorsqu'on laisse agir sa juste autorité :
Sinon, le souverain n'étant plus respecté,
Trouvant à ses travaux un obstacle indocile,
Aux peuples il devient plus nuisible qu'utile.
Tel est l'état cruel où le ciel a permis
Que pussent me plonger d'injustes ennemis.
Selon vos facultés, récompensez le zele
De qui me consacra son amitié fidele :
Les enfans, les parens de qui mourut pour moi,
Ont des titres sacrés sur le cœur de leur roi,
Ainsi pour moi que ceux qui souffrent l'infortune.
Leur tendresse auroit dû sans doute être commune
A tous ceux que j'avois attachés à mon sort;
Dont toutefois plusieurs éloignant cet accord,
De m'être dévoués rejetant l'habitude,
M'ont même convaincu de leur ingratitude :
Mais mon cœur les pardonne; & je sais que souvent;
Dans des troubles publics, l'esprit effervescent
Ne peut de sa conduite être toujours le maitre.

Mon fils, si vous veniez jamais à les connoître,
Déplorez leur malheur d'avoir pu me trahir.
Je voudrois au contraire à votre souvenir
Nommer les citoyens de qui l'intérêt tendre
Et l'amour gratuit m'ont assez fait entendre
Combien de mes malheurs ils partageoient l'effet :
Mais je crains à ces murs d'en livrer le secret.
Quelque jour vous saurez, mon fils, les reconnoître ;
Et jamais à vos yeux s'ils viennent à paroître,
Qu'ils reçoivent par vous mes doux remercimens.
Je ferois toutefois injure aux sentimens
De cette nation, si je n'osois vous dire
Ce que la gratitude en ce moment m'inspire
Pour deux bons serviteurs. D'Hüe & de Chamilli
Que jamais les vertus ne soient dans votre oubli ;
Eux qui, dans ce séjour, me consacrant leur vie,
Ont couru le danger qu'elle leur fût ravie.
De Cleri, s'il se peut, reconnoissez les soins :
Il a bien soulagé ma peine & mes besoins.
De Paris j'ai d'ailleurs invoqué la commune,
Pour qu'elle lui livrât ce que de ma fortune
Dans ses mains elle a dû conserver de débris,
De sa fidélité comme le foible prix.
Pardonnez avec moi ce que m'ont fait de gênes
Eprouver en ces lieux ceux qui pressoient mes chaînes :
Abusés, ils ont cru ne remplir qu'un devoir.
Dans quelques-uns d'entr'eux cependant j'ai pu voir
Des mortels sur mon sort à la pitié sensibles :
Contens au fond du cœur, que leurs jours soient pai-
sibles !
Vous ne sauriez enfin, mon fils, trop répéter

A mes trois défenseurs, que je vais emporter
Dans l'éternel séjour cette reconnoissance,
Due aux efforts qu'ils ont tentés pour ma défense.
Du reste, mes enfans, si du ciel les décrets
De votre mere un jour vous privent des bienfaits,
Que ma sœur à vos yeux la représente encore.
Sœur aimable, pour eux ma tendresse t'implore:
S'ils étoient orphelins, des auteurs de leurs jours
Qui pourroit mieux que toi suppléer le secours?
Adieu: je sens pour vous que cette épreuve est rude.
J'ai moi-même besoin d'un peu de solitude.

LE DAUPHIN ET MADAME ROYALE.

Mon pere!

LA REINE.

Cher époux!

ELISABETH.

Mon frere!

LE ROI.

C'est assez:
Je me plaindrai de vous, si vous m'attendrissez.

LA REINE, LE DAUPHIN, MADAME ROYALE, ELISABETH.

(*ensemble.*)
Nous pourrons vous revoir?

LE ROI.

Mais tarissez vos larmes;
Si je dois à vous voir goûter encor des charmes.

(*Il les embrasse tous tendrement; & ils sortent.*)

## SCENE VII.

LE ROI, *assis.* CLERI, *sur un des côtés du théatre.*

LE ROI.

QUELS momens ! ô mon Dieu ! leur douloureux effet
Accableroit mon cœur, si ne me soutenoit
Contre tous les écueils la force de ta grace.
Que puissent dans ton sein avoir un jour leur place
Mon épouse, ma sœur & ces tendres enfans,
Qui tous de la douleur épuisent les tourmens ?
Et mes freres ! combien est leur sort déplorable !
Ils m'aiment tous les deux d'un amour véritable :
Ils vouloient me soustraire aux horreurs de mon sort ;
Et je vois leur destin plus cruel que ma mort.
Au torrent de leurs maux que ton bras soit leur guide !
Contre leurs ennemis qu'il leur serve d'égide,
Seigneur ! mais, vinssent-ils à bout de leurs projets,
Qu'ils épargnent sur-tout le sang de mes sujets....
Du sort de mes parens qui pourroit me répondre ?
Hélas ! avec le mien on cherche à le confondre....
Dignes sœurs de mon pere, où s'adressent vos pas ?
Par-tout vous verserez des pleurs sur mon trépas.
Et toi, mon autre sœur, trop voisine d'un trône,
Je crains pour tes vertus l'éclat d'une couronne,
Qui semble à tous les miens n'offrir que le danger.
Vous qui, nés de mon sang, vouliez me protéger,

Que l'Espagne révere, & qu'aime l'Italie ;
Rois & princes chéris, veillez sur votre vie ;
Que l'ardent athéisme en sa haine poursuit.
Que des tombeaux encore échappent à la nuit
Les fils intéressans de mon aimable frere !
A mon brave Condé qu'un destin plus prospere
De ses généreux fils puisse combler les vœux !
Sa fille obtient déjà le sourire des cieux.
Du saint roi mon aïeul prends pitié de la race ;
Auprès de toi, Seigneur ! que sa priere efface
Les fautes qu'ici-bas ses enfans ont commis ;
Pour qu'à la fin des temps ils te soient réunis !

(*Il sommeille.*)

CLERI.

Accablé de douleurs, il paroît qu'il sommeille...!
Mais ce repos est court : le voilà qui s'éveille.

LE ROI.

Jesus, fils de David, prends donc pitié de moi !
Je vis & veux mourir dedans ta sainte loi.
A ce qui t'offensoit lorsque j'ai pu souscrire,
Mon cœur n'étoit pas mûr aux graces du martyre ;
Et permit à ma main d'oser le démentir.
Tu vois en ce moment quel est mon repentir ;
Que je meurs avec joie au sein de ton église,
Que Saint Pierre fonda, que seule il autorise ;
Laissant à ta bonté, non à mes jugemens,
Prononcer sur la foi de tes autres enfans.

(*Il s'arrête.*)

Cleri, sans le vouloir, si j'offensai personne,
Répands que j'ai prié que chacun me pardonne ;

Conjure encor les cœurs émus de charité
D'obtenir mon pardon d'un Dieu plein de bonté.

*( Il s'arrête encore, & tire des bagues de ses doigts, qu'il donne à Cleri. )*

De l'amour conjugal je te remets ces gages :
A mon épouse rends ces anneaux, pour otages
Du lien qui nous doit réunir dans les cieux.

*( Le roi s'endort. )*

---

## SCENE VIII.

LE ROI *endormi*, ELISABETH, CLERI *sur un des côtés du théatre.*

ELISABETH.

A ce jour effrayant il a fermé ses yeux.
Qui m'auroit dit, à ceux de notre douce enfance;
Où se jouoit son ame avec notre innocence,
Quand de son amitié m'entouroient les regards,
Que déjà contre lui s'aiguisoient des poignards ?
Leur trempe étoit forgée en la caverne impie
Où l'enfer pétrissoit cette philosophie
Qui, cherchant des démons à rétablir les droits,
Crut ébranler les cieux en renversant les rois.
Elle peut sur les corps : mais une ame fidele
A révérer d'un Dieu la parole éternelle,
S'élançant au-dessus des terrestres liens,
Seigneur, dans ton séjour ira prendre les tiens.
Mais déjà sur le front de mon auguste frere

De ta gloire je vois briller le caractere.
Refpectons fon fommeil, qui peut-être en ces lieux
Dans un fonge lui donne un apperçu des cieux.

(*Elle fort.*)

## SCENE IX.

LE ROI *s'éveille.* CLERI.

LE ROI.

Où fuis-je ?... Il me fembloit ouïr la voix d'un ange !
Qu'elle eft heureufe, hélas ! de chanter ta louange,
O mon Dieu ! Dans le chœur des céleftes efprits
Tarderai-je long-temps avant que d'être admis ?

## SCENE X.

LE ROI. SANTERRE, ACCOMPAGNÉ DES COMMISSAIRES DE LA CONVENTION NATIONALE ET DU MAIRE DE PARIS. DE FERMOND, CLERI. GARDES.

SANTERRE.

L'HEURE a fonné, Louis; & la mort te demande.

LE ROI.

Je fuis prêt au Seigneur à faire mon offrande.

Ministre de mon Dieu, veuilliez suivre mes pas.

DE FERMOND.

Jusqu'au dernier instant je ne vous quitte pas.
(*Ils sortent tous.*)

---

## SCENE XI.

LA REINE, LE DAUPHIN, MADAME ROYALE, ELISABETH.

LA REINE.

Que vois-je ? On me l'enleve ! ô Louis !

LE DAUPHIN ET MADAME ROYALE,
(*ensemble.*)

Oh ! mon pere !

LA REINE.

Cher & fidele époux !

ELISABETH.

Ma sœur !

LA REINE.

Que ta lumiere,
O soleil ! pour jamais s'éloigne de mes yeux !

ELISABETH.

Voyez ici le doigt du Souverain des cieux,
Qui dans l'excès des maux ordonne qu'on l'implore :
Il appelle mon frere.... Il peut forcer encore....

LA REINE. (*Elle s'arrête, & parle à différentes reprises.*)

Les bourreaux !... C'en est fait : tout est fini pour moi.
Rien ne peut plus, Louis, me séparer de toi.

De ton trépas ſanglant le ſouvenir funeſte
Ne doit pas de ma vie empoiſonner le reſte;
Et la pitié des cieux en doit trancher le cours....
Qui peut me retenir captive dans ces toûrs?...
De ma chaîne peſante enfin qu'on m'affranchiſſe:
Qu'avec Louis j'arrive au lieu de ſon ſupplice;
Et que le même bras terminant notre ſort,
Nous étreigne tous deux des liens de la mort....
Qui fait rouler ce char? Quelle fureur le guide?
Oppoſe-toi, Seigneur, à ſa courſe rapide....
C'eſt le roi qu'on entraîne.... Ah! vôlez ſur ſes pas;
Courrez tous l'arracher au plus cruel trépas....
De ma maiſon auguſte, hélas! avec la France
J'ai conſacré ma gloire à ſceller l'alliance.
Ah! rendez-moi Louis, pour prix de mes ſouhaits
De fixer près de vous le bonheur & la paix....
Des tambours, des clairons au loin ſe font entendre...
Des ſujets vertueux voudroient-ils te défendre,
Louis!.... C'étoit jadis par ces ſignes certains
Qu'aux routes de la gloire on guidoit les humains...
Quels ſont ces cris perçans?... Sont-ce les cris de joie
Du cannibale ardent à dévorer ſa proie?...
A leur tranſport ſuccede un ſilence effrayant....
Orléans! ſous ton fer eſt tombé l'innocent!
Monſtre, qui des Français n'évitas la diſgrace,
Qu'en reniant l'honneur d'être de cette race,
D'où les ſiecles ont vu s'élever des héros,
Dont les manes guidoient Louis dans ſes travaux...
Mais quoi! je vois déjà te pourſuivre ſon ombre,
Pure comme le ciel.... L'enfer eſt la nuit ſombre,
Où te pouſſe ſa gloire en des gouffres d'horreur,

Aliment le seul digne à jamais de ton cœur.
Viens, malheureux, égal à l'ensemble des vices,
Avant d'être englouti dans ces noirs précipices,
En me perçant le sein, signaler ton pouvoir :
Ce crime encor te manque, & remplit mon espoir...
Mais en de vains transports où s'égare mon ame?
Qu'est devenu l'objet de ma plus tendre flamme?...
Auroient-ils consommé la mort de mon époux,
Ces barbares Français?... Malesherbes, c'est vous!

---

## SCENE XII ET DERNIERE.

LA REINE, LE DAUPHIN, MADAME ROYALE, ELISABETH, MALESHERBES.

LA REINE.

Eh bien!

MALESHERBES.

Le roi n'est plus : mais de sa vertu rare
C'est le ciel triomphant aujourd'hui qui se pare ;
Il est au sein de Dieu.

LE DAUPHIN ET MADAME ROYALE.

Qu'allons-nous devenir
Sans ce pere si cher?

LA REINE.

Ils l'ont donc fait mourir!

ELISABETH.

Jour terrible.... O Seigneur!...

LA REINE.

De vous pourrai-je apprendre,
Tout douloureux qu'il est à mon cœur de l'entendre,
De quels traits sont marqués les momens de sa mort?

MALESHERBES.

Il a d'un œil tranquille envifagé fon fort :
On eût dit, à le voir, que d'un ange propice
La main femoit de fleurs fon chemin au fupplice.
Les faints, dont en fa courfe il invoquoit l'appui,
Sembloient quitter les cieux pour être autour de lui :
Tant fon front préfentoit cette belle innocence,
Qui fait fuir les démons & détruit leur puiffance;
Lorfqu'enfin arrivé dans le funefte lieu
Fixé pour que la terre eût fon dernier adieu :
" Arrêtez ", a-t-il dit, au guide falutaire
Qui de fa confcience avoit l'heureux myftere ;
„ Laiffez moi feul aller: ce fpectacle fanglant,
„ Vu par vous de trop près, feroit trop affligeant.
„ Agréez feulement que de vous je reclame,
„ Qu'une derniere fois vous béniffiez mon ame : "
Quand le prêtre repart dans un tranfport pieux :
" Va, fils de Saint Louis, & monte dans les cieux. "
Louis, fur l'échafaut dreffé pour la victime,
S'eft écrié : " Français, l'on m'accufe d'un crime
„ Dont je meurs innocent : jufqu'à ce jour mon cœur
„ N'a formé de defir que pour votre bonheur ;
„ Ainfi mes derniers vœux font que le ciel pardonne
„ Cette mort aujourd'hui que mon peuple me donne. "
Quand fe plaçant alors fous le fatal couteau
Que vers fon chef facré dirigeoit le bourreau ;
Il ajoute : " O mon Dieu ! je te remets mon ame ! "
L'exécrable Santerre, en qui brûloit la flamme
Du régicide ardent, avoit, du bruit affreux
Des inftrumens guerriers, empêché que les vœux
Du roi pour fes fujets puffent fe faire entendre,

Ainsi que quelques voix, qui d'une douleur tendre
Vouloient faire percer le trop juste transport.
Mais, tandis qu'insultant au prince après sa mort,
Des forcenés crioient : « Vive la république : »
Un anglois obtenoit une sainte relique
De Louis s'empressant d'avoir, au prix de l'or,
D'un mouchoir teint du sang le précieux trésor :
Tel de l'oint du Seigneur est le moment suprême
D'une gloire au-dessus de l'héroïsme même.

LA REINE.

Veille sur nous, Louis, de ton heureux séjour !
Vois l'état où pour toi me jette mon amour,
Dont en ce jour le cri sollicite la grace,
Aux cieux auprès de toi que j'obtienne une place.

*( La reine tombe dans un fauteuil : sa fille est à sa droite, tenant une de ses mains : Elisabeth la soutient du côté opposé : le dauphin est devant elle, embrassant ses genoux. )*

ELISABETH.

A votre saint époux confiez vos destins.

LE DAUPHIN ET MADAME ROYALE, *ensemble*.

Ma mere, voudriez-vous nous laisser orphelins !

MALESHERBES, *sur le devant de la scene*.

Philosophe barbare, à qui tout fit connoître
Que dans cet univers nul ordre n'a pu naitre
Qu'en y soumettant tout à la disparité,
Et qui, pour régner seul, prêches l'égalité ;
Toi, qui guides un peuple inconstant & féroce,
Que lui fais-tu gagner à cette mort atroce ?
En propageant par lui tes exécrables loix,

Penses-tu laisser l'homme & sans culte & sans rois ?
Cours te faire adorer en ton académie,
Condorcet : mais déjà la mort & l'infamie
T'attendent à la porte, afin de dévorer
Un monstre dont la voix a pu les égarer.
Orléans ton rival, cherchant, fuyant sa honte,
Chérira la faveur de la mort la plus prompte,
Qui le délivrera de l'horreur de se voir.
Ainsi, de Dumouriez lorsque le désespoir
A pressé le trépas d'un prince magnanime,
Il nous fuit, surchargé du poids d'un nouveau crime;
Mais bientôt traître à tous, trahi par ses soldats,
L'opprobre & le danger marqueront tous ses pas....
France, vois loin de toi reculer la Nature;
De la terre offensée entends le long murmure.
De l'Europe assemblés, ces rois, ces empereurs,
Qui de leurs nations ont mérité les cœurs,
Aux vengeances du ciel ont allumé la foudre,
Qui de tes factieux mettra la tête en poudre.
Hesse, Cobourg, Yorck, Brunswick & Wirtemberg,
Hohenlohes (1), Lascy, DeVins, Beaulieu, Wurmser,
Clairfait, Kalkreuth, guerriers la gloire de la terre,
Sur ton front orgueilleux lanceront ce tonnerre....
Te ceignant de leurs flots, vainement les deux mers
Des deux mondes t'avoient tous les trésors ouverts :
De tout le genre humain leur onde te sépare,
Et va de leurs bienfaits te devenir avare.
Ton sol même couvert d'armes & de poignards,
Où la fécondité brilloit de toutes parts,

---

(1) *Deux guerriers illustres de ce nom ; l'un au service d'Autriche, l'autre au service de Prusse.*

Bientôt n'offrira plus que des landes ſtériles ;
Et l'induſtrie en pleurs fuira de tes aſyles.
C'eſt alors que toi-même, en te perçant le flanc,
Pour te déſaltérer, boiras ton propre ſang ;
Tant du nouvel Abel immolé ſur ta terre,
Celui que tu verſas te déclare la guerre.
Vous, qui loin d'elle errez abreuvés de malheurs,
Prêtres, guerriers Français, accordez-lui vos pleurs :
Mais que l'eſpoir renaiſſe en votre ame attendrie,
Quand vos princes, brûlans d'amour de la patrie,
Pour rétablir ſa gloire, ont près d'eux appellé
Caſtres avec Broglie, Autichamp & Bouillé.
Loin de vouloir contre elle amener la vengeance,
Leur généroſité préſide à leur vaillance,
De la France qui veut n'immoler au deſtin
Que les monſtres voués à déchirer ſon ſein.

O reine ! cependant ranimez ce courage
Que vous avez puiſé dans le cœur d'un vrai ſage.
Tel a vécu Louis : il meurt en ſaint héros.
Déjà du ciel, touché de l'excès de vos maux,
Il implore pour vous la propice influence :
Mais lui-même il m'inſpire : il me dit que la France
A toujours un monarque à qui je dois ma foi.
Le roi vient de mourir, Français, vive le roi. (1)

( *Il ſe jette aux pieds de Louis XVII.* )

*Fin du cinquieme & dernier acte.*

---

*Variante de ce dernier vers.*

(1) LE ROI VIENT DE MOURIR : FRANCE, VOILA TON ROI.

*RENVOIS pour les lecteurs qui desireront connoître en entier l'interrogatoire du Roi & le plaidoyer de Deseze.*

PREMIER RENVOI. N°. 1.

LE PRÉSIDENT.

DANS Saint Cloud néanmoins votre ame despotique
S'occupa de sapper la liberté publique.

LE ROI.

Ce reproche est absurde.

LE PRÉSIDENT.

Et vous pourriez nier,
Que loin de nous cherchant à vous refugier;
Vous trompiez le sénat en votre écrit perfide
A l'étranger hostile, au moment où pour guide
Vous aviez pris Bouillé, dont la troupe & l'appui
Devoient favoriser votre fuite avec lui?

LE ROI.

A vos prédécesseurs ma réponse est connue.

LE PRÉSIDENT.

De vous par la Fayette une lettre reçue,
Pour renverser nos loix atteste votre effort,
Par qui plus d'un Français au champ de Mars est mort.

LE ROI.

Je n'ai de cette lettre aucune connoissance.

LE PRÉSIDENT.

Mais ce n'est pas au moins une égale ignorance
Au sénat des Français qui vous faisoit cacher
Ce qu'à Pilnitz des rois oserent ébaucher
Contre la nation de mesures sinistres ?

LE ROI.

Je ne les cachai point : mais ce sont mes ministres
Que l'on avoit rendus comptables sur ce point.

LE PRÉSIDENT.

Et lorsque à notre empire Avignon fut rejoint,
Pourquoi n'y pas calmer le trouble & le désordre ?

LE ROI.

Le ministere seul en avoit reçu l'ordre.

LE PRÉSIDENT.

Vous sutes que Saillant & ses noirs conjurés
Aiguisoient les poignards contre nous préparés :
Qui vous fit retarder le soin de les détruire ?

LE ROI.

Mes ministres eux seuls auroient pu vous le dire ;
Puisque pour ce succès j'adoptai leurs moyens.

LE PRÉSIDENT.

L'on sait qu'aux Marseillois pour donner des liens ;
Feignant de dissiper leurs haines meurtrieres,
Vous armates contre eux des légions entieres.

LE ROI.

Pour dire les motifs qui m'ont déterminé,
Il faudroit que je vis l'ordre que j'ai donné.

LE PRÉSIDENT.

Aux jours de son rappel, de quels sujets fideles
Vous parloit Witgenstein, qu'à l'ombre de vos ailes
Il devoit ramener contre des factieux?

LE ROI.

C'est après son rappel qu'il m'entretenoit d'eux.

LE PRÉSIDENT.

A Coblentz, &c.

---

SECOND RENVOI. No. 2.

J'EUS encore le soin de remettre au sénat
Des régimens Français le plus fidele état.
Qu'on ne m'impute point l'erreur de mes ministres.

LE PRÉSIDENT.

Vous ne nierez point, que vos ordres sinistres
N'eussent prescrit aux chefs de chaque légion
D'engager leurs soldats à la désertion,
Pour à nos ennemis les livrer aux frontieres.
C'est sur quoi Toulongeon a donné des lumieres.

LE ROI.

Cette accusation est fausse de tout point.

LE PRÉSIDENT.

Un écrit de Choiseul ne témoigne-t-il point

Que vous avez vous-même engagé vos deux frères
A ne pas négliger les travaux néceſſaires,
Des Turcs, des Pruſſiens, pour finir les débats,
Et porter de ceux-ci l'effort vers nos états ?

LE ROI.

Le fait eſt faux : Choiſeul s'eſt permis le menſonge.

LE PRÉSIDENT.

A vos yeux aveuglés étoit-ce donc un ſonge
Que ces hoſtilités des mêmes Pruſſiens,
Deſtinés à nous rendre à nos premiers liens,
Et de qui vous n'avez annoncé les cohortes,
Que lorſqu'en nombre immenſe ils étoient à nos portes ?

LE ROI.

Je ne connus qu'alors quels étoient leurs projets :
Mes miniſtres d'ailleurs ſavoient tous mes ſecrets.

LE PRÉSIDENT.

Qui pourroit pardonner un roi qui s'abandonne
A prendre pour miniſtre un neveu de Calonne ;
Et qui, quand l'ennemi menace cet état,
De ſes forts protecteurs retire le ſoldat ?

LE ROI.

J'ignorois que Calonne eût pour parent ſi proche
Aubancourt ; & n'ai pas mérité le reproche
D'avoir ſur nos confins dégarni de cité.

LE PRÉSIDENT.

Qui l'a fait ?

LE ROI.

J'ignorois que quelqu'un l'eût tenté. . .

LE PRÉSIDENT.

Par vous notre marine eſt dans ſa décadence.
Pourquoi laiſſer nos ports ſans aucune défenſe ?
Par quel aveuglement putes-vous accorder
Le pouvoir d'en ſortir à qui dût les garder ?
Qui vous fit conſerver Bertrand au miniſtere ?

LE ROI.

L'on a ſu que j'ai fait tout ce que j'ai pu faire,
Au ſervice de mer pour fixer ſes ſoutiens ;
Et de votre ſénat les arrêts ſont les miens,
Qui n'ont pu prononcer que Bertrand fût coupable.

LE PRÉSIDENT.

Pourquoi de vos agens la troupe mépriſable
Dans nos isles a-t-elle excité nos colons
A renverſer les loix que nous établiſſions,
Au même inſtant qu'ici vous vouliez les détruire ?

LE ROI.

Auprès de ces colons quiconque a pu ſe dire
Mon agent devers eux de ma part député,
A témérairement trahi la vérité.

LE PRÉSIDENT.

L'écrit de Rivarol eut votre connivence ?

LE ROI.

Que répondre à ce dont je n'ai point connoiſſance ?

LE PRÉSIDENT.

Quand le ſénat rendit les utiles décrets,
Des prêtres révoltés pour punir les excès,
Décrets qu'a provoqués votre miniſtre même,

Pourquoi mettre en avant dans ce désordre extrême,
Votre droit d'arrêter leur exécution?

LE ROI.

J'avois, d'après les loix, leur libre sanction.

LE PRÉSIDENT.

Mais pourquoi votre garde, alors licenciée,
Malgré son incivisme a-t-elle été payée?

LE ROI.

Nulle autre n'existant, tel étoit mon devoir.

LE PRÉSIDENT.

Mais pensez-vous de même avoir eu le pouvoir
De vous environner de gardes Helvétiques,
Malgré le vœu connu de nos loix politiques?

LE ROI.

J'ai suivi les décrets rendus à cet égard.

LE PRÉSIDENT.

En secret Aigremont a dû, de votre part,
Enrôler des soldats?

LE ROI.

Le projet qu'on lui prête,
S'il fut contre vos loix, ne souilla point ma tête.

LE PRÉSIDENT.

De Mirabeau perfide, &c.

---

TROISIEME RENVOI. N°. 3.

CONTRE lui-même on veut que doive déposer
Tout ce que de projets on put lui proposer;

Comme si l'on pouvoit rendre un roi responsable
De ceux que lui transmet même un sujet coupable.
Mais ce qui de Louis brise bien plus le cœur,
Est d'être soupçonné d'avoir été l'auteur
De tout projet cruel ou d'ordre sanguinaire,
De son peuple chéri qui l'eût fait l'adversaire ;
Lorsque tous ses desirs ne tendoient qu'à la paix :
Et c'est ce qu'ont assez justifié les faits.
Je ne parlerai point de ceux de ses ministres,
Dont quelques-uns peut-être ont eu d'effets sinistres :
On ne peut à Louis reprocher leurs erreurs.
Encor, si deux d'entr'eux, victimes de fureurs,
Du fond de leurs tombeaux pouvoient se faire entendre,
Leurs mânes à Louis s'empresseroient de rendre
La justice qu'il a droit d'attendre de vous.
Pourquoi lui reprocher dans Jalès le courroux
D'une troupe, d'esprit de vengeance nourrie ?
Un roi peut-il jamais, dans sa vaste patrie,
Enchainer à son gré ce qui de mouvemens
Peut s'élever, sur-tout dans des climats ardens ?
Qui pourroit, sans surprise, entendre le reproche
Qu'on a fait à Louis, de ce que sur l'approche
D'un ennemi puissant, le Français repoussé,
Dans Longwi, dans Verdun se vit enfin forcé ;
Quand, pour de ces états garder cette barriere,
Ce prince avoit nommé le fameux Beaurepaire ?
Qui, sans en être ému, lui voit prêter les torts
D'avoir fait délaisser le service des ports ;
Lui, protecteur constant des forces maritimes,
Et qui, pour les créer, fit des efforts sublimes ?
Du Français il aimoit, il protégeoit l'honneur ;

Et certes, l'on n'a pu dire, fans impudeur,
Qu'aux lieux où l'on leur fit quelque injure cruelle,
Il n'en ait exigé l'excufe folemnelle:
Divers écrits font fôi de cette vérité.
Faut-il qu'encore à crime il lui foit imputé
D'avoir à deux décrets, &c.

---

QUATRIEME RENVOI. N°. 4.

A celle de Louis on fait un crime encor,
Du jufte fentiment, qui lui fit de fon or
Entretenir fa garde, à tort licenciée,
Que, fans le confulter, on avoit renvoyée;
Dont, éloignant l'appui, l'on difoit toutefois
D'en reprendre une part qu'on lui rendroit les droits;
Pouvoit-il la priver d'un fecours néceffaire
Que d'un acte public éclaira la lumiere?
Des émigrés Français on reproche à fon cœur
D'avoir par des fecours été le protecteur.
De cette affertion, que créa l'impofture,
Un fait victorieux a démenti l'injure.
Quand Louis eut appris, qu'ils avoient à Francfort
De ces foudres guerriers qui font voler la mort
Recherché le fecours, pour agir fur la France,
Et que des magiftrats la fage vigilance
Avoit de ce projet rendu les efforts vains,
Auffi-tôt il donna fes ordres fouverains,
Pour de ces fénateurs qu'on applaudit au zele,
Les priant d'y donner une fuite nouvelle.
Et fi l'on n'eût du roi détourné des écrits,

Que le sein du méchant retient ensevelis,
Au lieu de nous offrir quelque papier informe,
Que défigure encor la soif d'un crime énorme,
Du jour le plus brillant s'éclaireroient ces murs,
Pour porter la lumiere en leurs replis obscurs,
Où l'on veut d'un grand roi flétrir la destinée.
A quelle extrémité la voit-on condamnée,
Quand on croit contre lui nous prouver des forfaits
Dans les écrits d'autrui, qu'il n'approuva jamais:
De son frere un billet, qui nous donne la preuve
Que des séductions Louis fuyoit l'épreuve:
La lettre de Choiseul, d'où l'on voit résulter
Que cet ambassadeur s'étant vu rappeller
Par son roi, fut alors se vouer à ses freres?
Ainsi fut leur agent dans les cours étrangeres
Dumouriez qu'on objecte, & de qui les écrits
Attestent qu'il parloit pour eux, non pour Louis.
De Toulongeon ainsi la lettre supposée
A ces princes eux seuls devroit être opposée.
Mais qui peut, sans rougir, lui reprocher encor
D'avoir à ses neveux pu destiner quelque or,
Qui pût chez l'étranger aider à les soustraire
Aux besoins, où d'Artois les plongeoit la misere;
Et d'avoir par tendresse été même garant
Des secours accordés à ce frere indigent;
Comme envers les François si c'étoit une injure,
Que Louis en son cœur eût senti la nature?
Par quelle vile astuce a-t-on interprété
Comme un ordre du roi, celui qu'avoit dicté
Provence en son nom seul, pour qu'à nos adversaires
Louis fût soupçonné de payer des salaires?

Libre de passions, c'est sur l'être souffrant
Que toujours le monarque a répandu l'argent;
Etant presque étranger à ce siecle ou nous sommes,
Où chaque homme éminent veut corrompre les hom̃es
Etablir sa fortune, en croissant leur besoin.
Septeuil, s'il existoit, prendroit sur lui le soin
D'anéantir ici tout soupçon sur son maître.
Heureux que le destin m'ait pu faire cõnnoitre
Un écrit par La Porte à Septeuil adressé,
Où l'ordre de Louis est clairement tracé,
Pour que, sur son trésor, de ses vieux satellites
On adoucit le sort & payât les mérites.
Mais quel que fût son vœu de les favoriser,
Dans un terme prochain il devoit expirer.
Des papiers de Septeuil cette lettre enlevée,
Que le ciel a permis que l'on aît retrouvée,
A mon cœur prévenu témoigne évidemment
Que tout garde du roi, s'il n'étoit résident
Au sein de sa patrie, étoit hors d'espérance
Des bienfaits de L[illegible] avoir la jouissance.
Cependant l'imposture avoit tant objecté
Qu'à sa garde à Coblentz son or étoit porté!

Nous arrivons enfin à la sombre journée
Qui fit voir à Louis, &c.

*FIN.*